

Gustave Flaubert

PREMIERS ÉCRITS

Ivre et Mort
Mort du duc de Guise
Deux mains sur une couronne
Un secret de Philippe le Prudent
San Pietro Ornano
Matteo Falcone
Chevrin et le roi de Prusse
Mort de Marguerite de Bourgogne
Portrait de Lord Byron
Le Moine des Chartreux
La Danse des Morts

183.. - 1838

*édité par les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande
www.ebooks-bnr.com*

Table des matières

IVRE ET MORT	4
I.....	4
II	12
III.....	13
IV	19
COURTES NOUVELLES HISTORIQUES.....	23
MORT DU DUC DE GUISE.....	24
I LE CLUB DU GUISARD.....	24
II CHARLOTTE DE BEAUNE.	27
III LE CONSEIL DU ROI.....	28
IV UN ASSASSINAT PAR UN ROI.....	29
DEUX MAINS SUR UNE COURONNE OU PENDANT LE QUINZIÈME SIÈCLE. (ÉPISODES DU RÈGNE DE CHARLES VI.)	32
I LA REINE À PARIS.....	32
II LE DUC MORT !	35
III LE ROI FOU.	39
IV À VENDRE.....	41
V PLUS DE MAINS ! PLUS DE COURONNES !	44
UN SECRET DE PHILIPPE LE PRUDENT ROI D'ESPAGNE. (CONTE HISTORIQUE.).....	47
I.....	47
D'UN JOURNAL D'ÉCOLIER	59
SAN PIETRO ORNANO. (HISTOIRE CORSE.).....	60
I.....	60
II	61
III.....	62

MATTEO FALCONE OU DEUX CERCUEILS POUR UN PROSCRIT.....	65
CHEVRIN ET LE ROI DE PRUSSE OU L'ON PREND SOUVENT LA TÊTE D'UN ROI POUR CELLE D'UN ÂNE.....	70
DERNIÈRE SCÈNE DE LA MORT DE MARGUERITE DE BOURGOGNE.	73
PORTRAIT DE LORD BYRON.....	78
LE MOINE DES CHARTREUX OU L'ANNEAU DU PRIEUR.....	80
LA DANSE DES MORTS	84
I ÉVOCATION.....	84
II	87
III.....	90
IV	93
ÂMES QUI MONTENT AU CIEL	93
CHŒUR DES ÉLUS	95
V.....	98
LE CHRIST.....	100
CHŒUR DES JEUNES FILLES.	102
LA DANSE DES MORTS.....	107
CHANT DE LA MORT.....	107
Ce livre numérique.....	136

IVRE ET MORT

(15 juin 1838.)

I

C'était dans quelque bon gros bourg de Touraine ou de Champagne, le long de ces fleuves qui arrosent tant de vignobles, par une pluvieuse et froide soirée, alors que toutes les lumières s'étaient éteintes, et le cabaret du *Grand-Vainqueur* resplendissait seul de clarté au milieu du silence et du brouillard. Ceux qui passaient dans la route voyaient, à travers les vitres et les rideaux rouges, se dessiner des formes vagues et chancelantes. Parfois, si l'on ouvrait les portes et que la petite sonnette fit entendre ses cris répétés, on entendait des chansons folles et endormies, des cris, des bravos, des paroles bruyantes comme l'éclat des verres, et une exhalaison de chaleur, de fumée et d'eau-de-vie s'élançait au dehors en épaisses rafales.

Dites-moi un plus beau lieu d'asile qu'un tel lieu, en hiver contre le froid, en été contre le chaud, les uns pour s'y réchauffer, les autres pour s'y rafraîchir, et presque tous finissant par s'échauffer en se rafraîchissant.

Non un élégant café, avec ses clartés d'or, ses lustres, ses glaces, ses fleurs, ce rendez-vous du stupide banquier, du marchand d'asphalte, du bon ton et des pantalons à guêtres, et où il n'est permis que de s'y griser pour 400 francs. Loin de moi ce lieu musqué et décent, où la mère peut conduire sa fille et où le badaud de province s'extasie sur les bonnes manières de Paris, en se faisant voler sa montre. Fuyez ce bureau de cristal, ces

lambris écrasés de dorures, cette femme de 50 ans, à la mise simple, à la tenue modeste et qui semble la statue de l'ennui, occupée dans ses moments de loisir à casser du sucre ; fuyez le vacillement flamboyant du gaz, ces grands journaux gisants ou repliés sur des tables de marbre, et ces hommes gonflés de suffisance et bouffis de rien, avec leur or se dessinant en relief dans les poches d'un gilet à fleurs ; fuyez enfin ces cris de l'opulence ennuyeuse et tout ce tapage d'argent.

Oh ! que j'aime bien mieux un simple cabaret comme celui-ci, avec sa joie libre, ses allures franches, ses têtes dormeuses et rouges s'appuyant, avec un gros rire sur les lèvres, contre la simple peinture couleur lie de vin qui décore les lambris ! que j'aime son atmosphère chaude, grise, odorante, son plafond noirci de tabac, ses quinquets modestes qui filent, ses banquettes en velours rouge usées, où pendant bien des ans tant de passions se sont assouvies, tant d'ardents désirs se sont apaisés ; ses glaces tachées de mouches et fêlées, ses tables de marbre noir aux pieds vermoulus, ses tabourets d'une paille grise, et sur tout cela un bourdonnement d'ivresse, une clameur épaisse et gaie, des poitrines nues et des mains nerveuses étreignant des verres, des lèvres épaisses et rougies de vin baisant délicatement le tuyau d'une pipe aimée !

Quelle plus belle chose ! Est-il un plus beau point de vue sous lequel on puisse envisager la nature humaine, un qui soit plus chrétien et plus doux, plus digne d'un philanthrope d'Amérique ou d'un banquier de Londres ami des hommes ? En effet, depuis l'empereur jusqu'au mendiant, depuis la princesse et la grande dame jusqu'à la fille des rues, est-il une créature ayant un palais et une âme faite à l'image de Dieu qui ne connaisse la douceur d'un petit verre ?

Or le cabaret du *Grand-Vainqueur* était le plus aimable cabaret qu'on puisse aimer.

Chacun le retrouvait toujours dans ses jours de peines ou de bonheur, dans l'adversité ou la fortune, offrant à tous ses

présents qui, comme ceux de la nature, font évanouir tous les soucis et engourdissent toutes les pénibles réalités.

On y voyait en permanence la maîtresse du lieu, invariablement posée sur un banc rembourré de velours d'Utrecht rouge avec des clous d'or, entre la statue bronzée de Napoléon derrière elle, et devant, sur le comptoir, une longue file de pots d'étain échelonnés par rang de taille.

C'était une femme dont on ne datait plus l'âge qu'aux replis de la peau de son cou, qui semblait celle d'un canard incuit, et aux poils gris et rudes qui se hérissaient sur son triple menton ; un bonnet blanc, mais dont les tuyaux élevés et empesés formaient un soleil, encadrait une figure dormeuse et rouge, aux lourdes paupières, au nez aplati et relevé, à la lèvre noircie jusqu'aux gencives d'un sillon de tabac.

Sa taille, tapissée de paquets de graisse, était enfermée dans une robe bleue avec des taches blanches, et dont on voyait le lacet serpenter le long du dos.

Tout le jour elle était accoudée sur le vieux comptoir, dont les pieds jadis dorés étaient couverts de taches, d'écorchures grises et d'empreintes de doigts épais, raccommoquant des chaussettes ou un vieux pantalon bleu avec du fil blanc.

Ainsi on la trouvait toujours bonne et douce, calme au milieu du bruit, et parant seulement sans murmurer ses carafons menacés, d'un revers de main ou d'un geste conservateur.

Le petit poêle en tôle, placé au milieu de l'appartement, était rouge et bourdonnait en faisant trembler son tuyau ; autour de lui se trouvaient rangés des mariniers, avec leurs chemises rouges, leurs longues barbes droites et leurs joues enflammées ; des laboureurs avec leurs cheveux longs, leur dos voûté, le front calme et réfléchi, leurs gamaches blanches qui leur montent jusqu'aux genoux et leur gilet rouge rayé ; puis encore de joyeux garçons de la campagne, aux grands yeux clairs,

avec leurs cheveux ras et droits, une blouse bleue, un col raide et empesé jusqu'aux oreilles et serré par une cravate de couleur, roulée en cordon.

Au milieu d'eux se trouvaient deux hommes qu'on ne pouvait ranger dans aucune de ces classes ; tout le cercle semblait les respecter et les regarder avec admiration, comme des gloires illustres et avérées.

Taciturnes et sombres, ils étaient là comme deux ennemis, jaloux réciproquement de leurs forces et de leurs renommées, ils échangeaient des regards de pitié et des sourires d'un insultant dédain. Le plus grand des deux était sec et mince, un nez épais et allongé, une barbe et des cheveux noirs, quelque chose dans toute sa personne de nerveux et de rusé ; l'autre au contraire était petit, carré, aux membres forts et trapus, la barbe rouge, de grands yeux à fleur de tête, de la force et de la stupidité.

C'étaient les deux plus intrépides buveurs de vingt lieues à la ronde, capables chacun de rester des nuits au combat et d'en sortir victorieux, le premier toujours sur la défensive, usant d'une tactique sage et modérée, le second plein d'impétuosité et de colère, faisant ruisseler sur son palais des bouteilles entières qui s'engloutissaient dans cet estomac gigantesque.

Fiers tous deux de leur gloire, ils passaient dans le village aussi impassibles et aussi contents d'eux-mêmes qu'un Dieu au milieu de ses adorateurs ; jamais, en effet, aucune défaite n'avait souillé leurs gloires, et quand leurs compagnons d'orgie étaient étendus sur le pavé de la salle, ils sortaient en haussant les épaules de pitié pour cette pauvre nature humaine, qui s'enivre si facilement d'une bouteille de vin, d'un peu de gloire, d'un peu de bonheur, toutes choses plus ou moins vides et qui s'épuisent.

En effet, leur gloire en valait bien une autre. Gloire du génie, gloire des richesses, gloire de roi, gloire d'ivrogne, chacune

a ses délices, ses haines, ses déceptions. Celle-ci faisait envie à toute la jeunesse du pays, et au jeune maître du château qui faisait venir de Paris du vin et des femmes et des amis, qui usait de tout cela, s'en lassait vite, et qu'une bouteille de champagne faisait tomber sur son sofa de damas, que l'opulence s'efforçait de rendre crapuleux et qui n'était que bêtement ridicule.

C'était pour eux une mission dont ils s'acquittaient largement. Comme tous les grands hommes appelés sur cette terre qui les méconnaît, eux aussi étaient méconnus des classes supérieures qui ne comprennent seulement, il est vrai, que les passions qui avilissent, mais non celles qui dégradent.

Une femme de bon ton eût passé de l'autre côté du trottoir, s'ils se fussent hasardés de venir apporter dans Paris leur force de géant ; elle eût rougi, se fût écriée : horreur !... et peut-être elle allait faire la cour à son amie la baronne, dont le mari d'abord avait été commis, puis chef de bureau, puis banquier, baron, marquis et pair de France, qui n'avait eu d'autre mérite que d'avoir peu de conscience, un bon tailleur, une belle chaîne à sa montre, et une femme habile dont il s'était servi comme les mendiants de leurs plaies, en vivant d'un mépris qui était pour lui un revenu, une ferme, un loyer.

L'homme d'État, tiré pompeusement par son attelage de chevaux blancs et s'étalant complaisamment sur des coussins de velours bleu, au milieu de ses livrées, eût éclaboussé sans scrupule et renversé avec la flèche de son carrosse ces deux rustres en chemises rouges, vacillant dans la rue comme un navire sur la mer ; il se serait regardé dans une glace spacieuse, aurait dit bien des fois *moi*, se serait découvert beau et eût trouvé du génie jusque dans le moindre pli de sa robe de chambre bigarrée et retombant majestueusement sur son parquet ciré. Et cet homme ne dort pas, ne mange pas, ne boit pas ; il n'a jamais eu d'autre ciel que celui de son lit, d'autres hommes que ceux qui le servent et sur qui il marche ; il est ambitieux comme Alexandre et rampant comme un serpent sans vigueur ; ce n'est qu'un laquais

du ministre qui lui paie ses gages par des places, des croix, des honneurs, des dîners auxquels il ne mange pas tant il est content d'y être. Et un jour viendra, où le ministre ou le roi qu'il sert viendront à s'éteindre, comme une chandelle qui a brûlé quelque temps, qui meurt et qu'on remplace par une autre ; et tout cela s'évanouira ; l'ivresse de la gloire et de l'ambition sera partie, il se réveillera de ce songe, et quel réveil !

Le philanthrope, cet homme qui aime les autres comme un naturaliste aime un musée d'animaux, qui porte un chapeau bas, des habits noirs, des souliers larges, eût sans doute pleuré de douleur en voyant ces deux hommes entrant joyeusement au cabaret, lui qui est membre de la Société de tempérance et qui a des maux d'estomac ; et ce même homme, après avoir pendant quarante ans versé tout son argent aux pauvres, avoir fait mettre son nom dans les journaux, avoir pris des actions aux chemins de fer, correspondu avec toutes les académies savantes dont il se fait beaucoup d'honneur d'être membre, arrive un jour à voir que tout l'a trompé, que les actions du chemin de fer ont baissé, que les journaux ont menti, que les académies sont sottes, que les hommes sont faux et que lui-même est un niais ; il se réveille de ce songe, et quel réveil !

Alors il se nourrit de réflexions et de pensées amères, il décoche des sarcasmes sur la nature humaine et sur la nature de Dieu, sur les saisons, sur le froid, sur le chaud ; mais tout cela ne lui donne ni un manteau, ni une paire de bottes... ni son bonheur qu'il a perdu.

Et tous vous diront qu'ils sont supérieurs ; ils diront qu'il vaut mieux vendre sa conscience et son corps pour servir aux intrigues, aux crimes, pour qu'on vous foule la tête comme un marchepied, que cela enfin est plus noble que de s'endormir ivre de vin sur le plancher d'un cabaret, un lieu, disent-ils, où le premier entré est acheté. Comme si le monde aussi n'était pas un lieu vénal, où tout se vend, où ceux qui ont de l'or entrent et

puisent à flots : amours, voluptés, richesses, honneurs, empires, gloires, triomphes.

Sans doute la fille de joie, parée tout le jour sur le seuil de sa porte, comme un morceau de viande à l'étal du boucher ; sans doute le ministre maigre de soucis, ce chien de cour dansant, gambadant et se pliant pour amuser son maître, le banquier couché sur des tas d'or comme Job sur son fumier de corruption, le philanthrope froid comme la pierre d'un hôpital, le poète si creux d'idées, si rempli de vanité et d'une folie orgueilleuse qu'on appelle le génie ; sans doute la vénalité, la richesse, la prostitution, la débauche, tout ce qu'on appelle le monde enfin, vous dira qu'il est noble ; tous vous diront qu'ils ont une âme, une âme pure, âme qui glisse sur les parquets, qui filtre sur les lambris dorés des palais, qui nage dans l'atmosphère des grandes villes, âme sur laquelle on marche, âme qu'on foule aux pieds, qu'on vend aux boutiques, âme à tant pour l'acheteur, âme de femme et de poète qui se vend pour la vanité, âme de roi pour la tyrannie, âme de ministre pour l'ambition, âme de pauvre pour l'or – l'or est noble, sa noblesse est vieille comme le monde ; – sans doute il faut mieux détruire des populations entières que les caves d'un cabaret, il faut mieux s'enivrer de sang que de vin et arriver enfin soûls de la vie que soûls d'une bouteille.

Eh bien, non !

Honneur à la passion la plus douce, la plus noble, la plus vertueuse, la plus philosophique de toutes les passions, passion des sages et des Dieux, car ceux d'Homère s'enivrent comme des laquais, et l'Olympe va danser à la barrière, le dimanche, et se met en goguette une fois la semaine. Celle-là, au moins, est sans déception et sans lendemain, passion qu'on peut toujours satisfaire.

Vraiment, est-ce que la plus belle classification psychologique vaudra pour vous les rangs symétriques d'une cave bien

montée ? est-il une passion, un caprice qui dure aussi longtemps qu'une gorgée de bon vin ?

Je demande aux gens qui ont vécu si jamais le souvenir de quelque amour de jeunesse a valu pour eux la trace humide d'une liqueur sur le palais ; votre maîtresse ou votre femme vieillit ; pour peu que vous soyez vertueux, vous n'en changez pas, vous la gardez, n'est-ce pas ? chaque jour elle s'épuise, vous n'avez plus que la lie de vos anciennes délices. Mais le vin, au contraire, s'améliore chaque jour ; c'est une saveur de plus, une volupté à une volupté, un anneau de plus à ce chaînon de bonheur, de tendres extases, de savoureuses sensations.

Ô bouteille silencieuse, si j'avais autant de génie que d'amour, je voudrais te faire un poème ou te bâtir une statue !

Mais hélas ! douce ivresse si méprisée et si commune, tu es comme la vertu, tu trouves ta satisfaction en toi-même.

Cependant, on t'élève des autels, où tes adorateurs viennent te puiser au fond des verres, comme la vérité au fond du puits ; et malheur au joyeux philosophe qui la fait sortir dans la rue !

La foule des enfants crie après l'homme soûl.

La foule des hommes s'acharne après la vérité, qu'ils mettent en pièces.

II

Eh bien, un jour que ces deux hommes se trouvèrent en présence, poussés par la vanité et la gloire, ils se portèrent le plus sanglant et le plus terrible défi que jamais paladin aux jours de tournoi eût jeté à son adversaire, mais un duel à mort, à outrance, une bataille à deux en champ clos, à armes égales, où le vaincu devait rester sur place pour proclamer le triomphe de son vainqueur ; c'était un défi inspiré par la rage, la lutte serait acharnée, longue, pleine de tumulte, de cris, sans trêve, sans repos ; on devait plutôt mourir sur place, et l'honneur et le plaisir de la victoire serait tout, car le triomphe à lui seul devrait couvrir d'honneur celui qui l'aurait remporté et l'illustrer d'une gloire immortelle.

Car il s'agissait de qui des deux boirait le plus !

III

C'était chez Hugues.

Dans une chambre basse au rez-de-chaussée, ouverte sur une cour plantée d'arbres ; au fond, une haute cheminée avec des chenets de fer rouillés et une grande plaque de fonte, où les araignées tendaient leurs toiles agitées de temps en temps par le vent qui s'engouffrait sur elles et les déchirait en lambeaux ; une solive noircie et couverte de clous qui portaient un fusil, quelques bâtons et un pistolet ; puis, sur les murailles blanchies avec la chaux, se dressait un buffet de bois blanc, portant dans ses rangées des piles de vaisselle de couleur, c'était là l'appartement. En outre, un châssis carré de vitres vertes et épaisses, qui se glissait sur une vis en bois, jetait sur tout cela une teinte verdâtre de crépuscule et de mélancolie.

À côté de cette fenêtre à moitié baissée, se trouvait une petite table noire avec deux chaises de paille, où sir Hugues venait de déposer deux verres et une quantité de bouteilles de toutes les dimensions ; derrière, dans un coin, s'étendait encore une foule de bouts de bouteilles, avec leurs têtes blanches de liège.

Il les débouchait quand Rymbault arriva ; il était temps, la nuit allait venir, et cela durerait jusqu'au matin.

Les voilà donc réunis, ils s'asseyent tous deux en silence et sombres, ils se mettent à boire, à boire de longues heures.

De temps à autre, on voyait sortir de dessous leurs joues des bouffées grises, qu'ils aspiraient à pleine poitrine de leurs longues pipes en terre, elles partaient en s'élargissant, se repliant mollement sur elles-mêmes, et montaient vers le plafond en nuages vaporeux.

On entendait aussi le bruit de la bouteille froissant le verre en y faisant tomber son vin, et celui des verres frappant sur leurs dents déjà crispées par l'ivresse. Et au dehors une nuit d'été calme et silencieuse ; à l'horizon, derrière la colline couverte de taillis, s'élevait de terre comme un reflet de lumière qui illuminait la campagne et venait jeter ses rayons blafards et azurés à travers les grosses vitres vertes des fenêtres.

On n'entendait plus que ce murmure confus des nuits qui s'élève des champs, comme si la nature dormait et qu'elle laissât échapper des soupirs dans ses rêves : un cri lointain qui court, un pas éloigné et furtif, la haie d'épines qui tremble, une voix confuse qui appelle, le battement d'ailes des oiseaux sous la verdure, les aboiements répétés d'un chien pleurant au clair de lune, et puis les vaches dormant pesamment au pied des arbres sur l'herbe de la cour ou se retournant sur la litière de leurs étables.

Il y avait aussi comme un vent plein de fraîcheur qui passait sur les feuilles à travers la haie entre les pommiers, et qui apportait dans ses replis invisibles comme un parfum de foin coupé et de fleurs des bois.

Cependant l'orgueil sinistre des deux buveurs s'était abattu et avait fait place à une gaieté douce et paisible ; peu à peu leur front s'était déridé, leurs bouches s'étaient pliées pour un sourire ; ils se parlaient gaiement, les yeux à demi clos et la tête lourde et joyeuse, tout prêts à se laisser endormir dans des rêves d'ivresse.

Un flambeau en cuivre, placé au milieu d'eux, éclairait leur figure d'une clarté douce, et dessinait sur le plafond noirci des cercles lumineux et vacillants. Ils allaient donc s'endormir ; déjà leurs mains avaient abandonné les verres et étaient retombées sur leurs cuisses, leurs têtes s'étaient appuyées sur la muraille, le cou en avant ; ils avaient fermé les yeux.

Quelque chose de suave et tendre planait sur eux ; on voyait sur leurs visages épanouis transpirer une sensation voluptueuse et intime qui sortait de l'âme, le monde avait fui avec ses douleurs et ses amertumes, tout tournait devant eux en images fugitives et errantes, sans suite, comme une ronde de fées vêtues de toutes les couleurs et qui passaient en tourbillonnant devant eux, montaient vers le ciel en spirales, en cercles qui s'agrandissaient, se perdaient et s'évanouissaient, comme une poudre d'or qu'on jette aux vents.

Des clartés inconnues, des lueurs, des jours apparaissaient tout à coup sur les murailles, s'élargissaient sur la suie de la cheminée, montaient en réseaux et en gerbes de feu ; c'étaient des extases infinies, des sensations délicieuses par tous les sens, un sommeil qui se sentait des rêves confus qui commençaient et se nouaient à d'autres rêves interminables, comme le balancement d'un hamac quand on s'endort, comme des essences de roses qui vous font songer d'amour, comme une longue suite de paroles douces, enivrantes, embaumantes, comme des bonheurs renaissants, comme une campagne étoilée de toutes les fleurs, dont chacune aurait des parfums à elle et qui toutes vous enivreraient d'un même sommeil, d'un même bonheur.

Sentir qu'on quitte la vie avec un sourire, qu'on meurt sous des baisers, qu'on s'endort délicieusement en entrant dans le monde sans bornes de l'infini et des rêves, c'est là le bonheur, désir de tout, vague et confus, désir de la mort, désir du sommeil, désir des songes ; bonheur de la feuille roulant dans l'air, des nuages courant dans le vide, s'étalant et s'évanouissant dans l'espace, bonheur de l'oiseau volant jusqu'aux cieux et planant sur le monde, bonheur des fleurs jetant leurs parfums aux vents, bonheur du poète dans son délire, dont l'âme s'exhale avec la voix, et qui répand aussi comme la fleur ses parfums aux vents, à l'oubli, pour être emportés et évanouis.

Mais Hugues tout à coup s'est relevé d'un saut pour remplir les verres ; ses yeux brillent comme le feu, ses mains se

crispent, il rit comme un fou, il veut boire, il a soif, il a du feu dans la gorge, et ce qu'il boit le brûle encore.

— Tu recules ? dit-il à Rymbaud, plein de colère.

Cette injure-là fut lavée par une bouteille de rhum.

Et puis voilà la colère qui les prend, ils s'animent de nouveau, se rapprochent de la table, se posent pour se voir ; et ils boivent avec délices, ils s'enivrent à longs flots ; les verres ne suffisent plus, chacun prend une bouteille de ses deux mains, étreint son cou sous ses lèvres, et ne s'arrête que pour se regarder l'un l'autre, pâles, muets, les yeux fixés l'un sur l'autre avec un regard stupide et étonné.

On dirait que Satan les pousse et que le vice leur prodigue des forces plus qu'humaines ; puis le délire les prend ; après la passion, la frénésie, une frénésie cruelle, effrayante d'atrocité et de cynisme.

Les voilà rapprochés l'un de l'autre, s'échangeant des regards de défi et buvant des yeux, ce qui leur reste à boire.

C'est une orgie, une orgie sombre, sans cris, sans femmes, sans clartés ; le vin y ruisselle à flots et l'ivresse s'y étale toute nue, ils s'y plongent jusqu'au cou.

Ainsi, dans un délire sans repos, ils boivent, poussés par un instinct infernal ; tout a disparu, l'ivresse dolente et ses demi-sommeils et ses prismes enchanteurs ; quelque chose de machinal les pousse par une force invincible.

Leur poitrine haletait pleine de feu, leur peau rougie semblait couverte de sang, leurs muscles de fer eussent broyé d'un coup la table qui les soutenait, une sueur froide coulait sur leurs cheveux, sur la peau livide du visage, sur leurs paupières de plomb, qu'ils soulevaient avec peine.

Maintenant c'est la rage, ils s'arrachent de force les dernières bouteilles qui leur restent, et, rapprochées l'une de

l'autre, les deux figures monstrueuses se lancent des grincements de dents, des grimaces, des regards de tigre, ivres, de la salive pleine de vin, des injures, des cris, des râles d'ivresse.

C'était quelque chose de terrible à voir que ces deux hommes, à la lueur mourante d'un flambeau, au clair de lune si limpide, par une nuit si douce et si pure, s'étreindre dans tous les sens, se déchirer avec les ongles, mettre en pièces leurs vêtements, voir leurs larges doigts s'entrelacer avec des peines inouïes, et tout cela pour s'arracher le dernier lambeau de l'orgie.

Enfin la bouteille se déchira dans leurs mains.

Hugues en tira une de derrière lui, c'était du kirschenwasser ; il la but d'un trait, puis se leva de toute sa hauteur, brisa la table d'un coup de pied, et jetant la carafe à la tête de Rymbaud :

— Mange, dit-il avec orgueil.

Le sang sortit et coula sur leurs vêtements comme le vin. Rymbaud tomba par terre avec des râles horribles, il se mourait.

— Bois, maintenant, continua Hugues.

Il s'approcha de lui, lui mit un genou sur la poitrine, et il lui desserrait les mâchoires avec les mains ; il força le moribond de boire encore, il se roula plusieurs fois par terre sur les verres brisés, au milieu du vin et du sang ; son corps se plia plusieurs fois comme un serpent ; puis tout à coup ses muscles se tendirent, il se releva encore une fois, chancela et tomba, poussa indistinctement quelques cris et retomba de nouveau dans son agonie, ivre et désespérée.

Hugues dormait.

Puis les râles plaintifs cessèrent, la lune s'évanouit sous les nuages, et quand l'aube vint à blanchir l'horizon, ses derniers rayons mourants éclairaient encore ces deux hommes qui dor-

maient tous deux, mais dont l'un avait passé de l'ivresse au sommeil et l'autre de l'ivresse à la tombe, autre sommeil aussi, mais plus tranquille et plus profond.

IV

Le lendemain, vers les quatre heures du soir, une pluie fine et serrée tombait sur la grande route et mouillait les feuilles poudreuses des arbres qui l'entouraient.

La maison de Hugues était une dernière du village ; elle était séparée de la grande route par une petite cour bordée d'une haie d'arbres qui laissait voir, à travers ses plis pleins d'ombrages, une maison blanche avec des auvents verts, une vigne tapissant la muraille de plâtre.

C'était dans cette cour que dormait Hugues, transporté, par les soins de sa femme, sous un arbre touffu où il continua son rêve, tandis que les gens d'église étaient venus chercher le mort, l'avaient transporté tout couvert de ses haillons jusqu'au presbytère, l'avaient lavé, soigné, et bref lui avaient donné en dernier lieu un court office, afin qu'il pût passer légalement dans l'autre monde et être mort comme on doit mourir.

Cet homme avait des amis, on le suivit jusqu'à son lit de pierre.

Dans les villages il n'y a ni char ni chevaux, on porte la bière sur un brancard. Rymbaud fut porté sous un simple drap noir, qui cache toujours le corps qu'on porte, sa laideur, sa beauté, ce sourire qu'on achetait aux laquais et toutes les souillures enfin qui l'ornèrent.

Derrière, suivaient les hommes du pays, sur plusieurs rangs ; les premiers avaient la tête découverte parce qu'il faisait chaud, et les autres leurs chapeaux parce qu'ils n'avaient plus de cheveux, tous parlant à voix basse de leurs affaires, de leurs bestiaux, de leurs moissons, concluant des marchés, et le plus petit nombre était recueilli parce qu'il n'avait rien à dire.

Des deux côtés du cercueil, deux vieilles femmes en capuchon noir, avec des vêtements de deuil, portant sous un bras un gros pain et de l'autre main un cierge qui brûlait.

Devant marchait le prêtre, répétant les derniers adieux pour les morts, le sacristain en robe noire, avec sa latte de baleine aux bouts d'argent, chantant plus bas que son maître, puis quelques enfants de chœur avec leurs gros souliers, leurs bas rouges, leurs robes blanches, des cheveux blonds s'échappant de dessous leur calotte rouge.

Le plus grand d'eux portait un crucifix d'argent au bout d'un bâton teint en pourpre, et chantant à plaisir, tout fier de porter le bon Dieu et de marcher en tête.

La pluie s'était apaisée et le convoi s'avavançait doucement sur la poussière imbibée d'eau.

Quand une charrette passait, on baissait les chants, le paysan faisait prendre le débord à ses chevaux, se signait dévotement ; les enfants s'arrêtaient étonnés et regardaient, en se mettant à genoux, le cercueil et les cierges blancs qui brûlaient, les femmes noires, les couleurs de la fête ; ils écoutaient les chants monotones qui passaient dans la route et s'affaiblissaient avec le bruit des pas.

Le cimetière était loin, le convoi marcha longtemps, on s'était arrêté deux fois, car les hommes sont si faibles qu'ils peuvent à peine mener un mort en terre.

Déjà on avait quitté la route, tourné à droite, passé derrière des haies fleuries, foulé bien des sentiers dans les champs ; on montait doucement, et les cailloux du chemin roulaient sous les pieds et allaient tomber dans le ravin et s'amortir sur les bruyères des fossés.

Tout à coup on entendit des cris, on s'arrêta, un homme courait ; c'était Hugues.

Réveillé quand on avait passé devant lui, il s'était levé. Comme il eut froid alors, il trembla, ses jambes fléchirent sous lui quand il voulut marcher, il sentait ses forces éteintes, sa vigueur partie avec le bouchon des bouteilles.

Ô raison humaine, immuable, constante, toi à qui on a dressé des temples, car c'était la seule divinité qu'on n'eût pas adorée, raison qui s'envole avec le bouchon d'une cruche, sans laisser même, comme celle-ci, une saveur au fond de toi-même !

L'ivresse l'avait tué ; pas de plaisir sans épuisement, où a passé le feu sont les cendres.

Il s'était levé, il avait vu le cercueil, il entendit le nom de Rymbaud qu'un des assistants prononça. Il marcha sans savoir pourquoi, machinalement comme nous faisons tous, poursuivant vaguement des formes confuses qui allaient devant lui, sentant seulement qu'il sortait d'un rêve pénible, qu'il rêvait cependant encore et qu'il souffrait toujours.

Puis des sons vinrent sur ses lèvres, il balbutia et il appela avec des cris et des injures. Longtemps ainsi on vit cet homme presque nu, la chemise déchirée et rouge de vin, poursuivant le cercueil de ses sarcasmes cyniques, et chancelant dans la route où avaient passé tous ceux qui étaient morts.

On entendait la voix faible du prêtre qui montait la route pierreuse, et au fond, plus bas, le refrain joyeux d'une chanson de table et de débauche, un air sourd avec un rythme bruyant, des paroles indistinctes, mais d'un timbre qui faisait peur, comme si le mort se fût relevé et s'était mis à chanter aussi.

Après bien des efforts Hugues atteignit le convoi, il le fit arrêter encore une fois ; il avait fait fuir les enfants, s'était approché du cercueil.

— Dors-tu ? lui avait-il dit, dors-tu ?

Puis tâtant le drap noir qui le couvrait :

— Tu as froid, lâche ! et moi, continuait-il en frappant de grands coups sur sa poitrine nue, regarde !

Déjà il l'avait découvert et voulait casser le cercueil ; il répandait l'injure, le blasphème, le sarcasme sur le mort, sur le prêtre, sur la croix ; il crachait sur tout cela, il voulait se coucher à sa place dans la bière et continuer son sommeil.

Puis il tomba encore une fois épuisé et s'endormit sur une banque de gazon.

La procession se rallia et parvint enfin au cimetière entouré d'un mur blanc, avec ses jeunes cyprès verts et ses treillages noirs qui entouraient des pierres couvertes d'herbe.

On creusa la fosse de Rymbaud près de celle du dernier maître d'école, et tandis qu'on l'y descendait et qu'on jetait sur lui l'eau bénite, on vit grimacer, à travers les barreaux noirs de la grille du cimetière, la figure de Hugues, pâle et effrayante sous ses cheveux rouges.

Il insultait encore le cadavre et accompagnait chaque pelle-tée de terre qu'on rejetait sur lui d'une injure et d'une sombre raillerie ; il y resta longtemps et redescendit avec le cortège.

Rymbaud, comme vous voyez, fut enseveli en terre sainte, et Hugues, qui vécut encore de longues années, passa dès lors pour un démon et un sorcier.

COURTES NOUVELLES
HISTORIQUES

MORT DU DUC DE GUISE.

(Septembre 1835.)

I

LE CLUB DU GUISARD.

— À notre brave duc de Guise !

— À la réussite de ses projets !

— Et mort aux royalistes !

Puis à ces paroles succédaient le bruit des verres qui s'entrechoquaient, le bourdonnement de toutes ces voix, les embrassades, et des serments tout à la fois terribles et féroces, furieux et frénétiques.

— Cher duc, dit La Chapelle-Marteau, ce dîner-là est peut-être le dernier que nous faisons ensemble.

— Le dernier, et pourquoi ?

— Tiens, regarde ce billet et lis.

« Donnez-vous de garde ; on est sur le point de vous jouer un mauvais tour. » (*Historique.*)

— La plaisanterie est bonne ! Un crayon que je réponde à ce Nostradamus de malheur, un crayon !

Personne n'en avait.

— Eh bien, Mandreville, donne-moi ton poignard.

Et le Balafré, après en avoir noirci la pointe à la lampe suspendue au milieu d'eux, écrivit : « On n'oserait », puis il jeta le billet sous la table.

La Chapelle-Marteau restait pensif, le coude appuyé, et ses yeux se fixaient sur le duc de Guise.

— Eh quoi, ami, dit-il tout à coup, est-ce que ce billet n'éveille pas en vous des soupçons ?

— Sur le roi, n'est-ce pas ?

— Oui, et sur l'entretien qu'il a eu ce matin avec sa mère.

— Eh, savez-vous, dit le cardinal son frère, qui n'avait jusqu'alors desserré les dents que pour laisser sortir quelques bouffées de son tabac d'Égypte, savez-vous que la reine Catherine est roi, et qu'elle vous hait, cher ami ?

— Oui, je le sais, hélas, répondit le duc, dont la physionomie se rembrunissait de plus en plus ; je sais que le roi a de sombres projets et que mon nom l'opprime et le gêne ; que ma réputation de vaillance et de gloire l'humilie ; je sais que mon regard le fait trembler, lui, Henri de Valois, assis sur son trône ; je sais que s'il n'emploie le bourreau, il se servira de l'assassin... Mandreville, passe-moi la bière !

Et il se versa avec vivacité, puis continua :

— C'est pourquoi, mes bons amis, je voudrais avoir un conseil de vous.

— Nous sommes tous prêts.

Et déposant leurs verres, ils se mirent à écouter en silence.

— Je suis d'avis, dit le Balafré, d'aller passer quelques jours à Orléans.

— Quitter ! partir d'ici ! dit l'archevêque de Lyon en prenant son verre et en le brisant avec violence sur la table, je ne

vous reconnais pas là, duc ; comment ? fuir Blois au moment où les États semblent se prêter à vos vues, abandonner une conquête presque déjà finie ? Non ! Non ! Quitter Henri au moment où sa couronne plie sous vos mains fortes et puissantes, au moment où son sceptre va se briser en éclats, où son trône va vous servir de marchepied à un trône, mais à un trône qui remplacera le sien avec plus de grandeur et de gloire ! au moment où vous avez pu convoquer tant de membres de la Sainte-Union, vous, maintenant maître du clergé, du tiers état et de la noblesse ; maintenant que vous êtes roi, vous abandonnez vos titres, votre royaume, le fruit de tant d'adresse et d'industrie, et tout cela pourquoi ? pour une femme qui gronde et un enfant qui menace !

— Croix-Dieu ! dit Mandreville, si l'avis de l'archevêque n'est pas le meilleur que j'aie entendu de ma vie, je veux perdre ma place du paradis. Oui, Henri est un roi faible et imbécile ; c'est un enfant que votre roi, chétif arbrisseau qu'emportera le premier souffle d'une révolution.

— Eh bien soit, dit le Guisard, en prenant sa moustache, soit, je me moque aussi bien d'Henri que du poignard de ses assassins, et puisque la mort doit venir, qu'elle vienne me prendre d'un coup de stylet ou dans mon lit, peu m'importe, « car mes affaires sont réduites en tels termes que je la verrais entrer par la fenêtre, je ne voudrais pas sortir par la porte pour fuir ». (*Historique.*)

— Vive le duc de Guise ! vive le duc de Guise !

À ce cri ils se retirèrent, puis bientôt l'on n'entendit plus que le bruit de leurs bottes éperonnées qui résonnaient sur les dalles du grand escalier.

II

CHARLOTTE DE BEAUNE.

Le duc de Guise était revenu à sa place, quand deux coups de marteaux résonnèrent à la porte. Une jeune femme entra, ses dents claquaient, ses cheveux étaient en désordre, ses yeux égarés, ses lèvres tremblaient et une pâleur livide était empreinte sur tous ses traits.

— Oh ! cher Balaféré, dit-elle en entrant, tu ne sais pas tout ce que j'ai souffert ; oui, j'étais là à épier le moment, l'instant, la minute où je pourrais te parler.

— Qu'as-tu à me dire ?

— Ce n'est point un trône à t'annoncer, un trône dont tout à l'heure tu élevais déjà la gloire ; écoute, demain, tu dois mourir.

— Terreur d'enfant !

— Oui, tu dois mourir, te dis-je. Non, ce n'est pas une terreur d'enfant, ce ne sont pas des paroles de pauvre femme ; le duc d'Alençon m'a dit que demain...

— Ensuite ?

— Que demain il ne resterait du duc de Guise qu'un cadavre mutilé.

— Comment ?

— Il m'a dit que son frère allait proposer au conseil de t'assassiner demain.

— Lui ? assassiner quelqu'un ? il n'oserait !

— Oh ! de grâce ! quitte Blois !

— Non ! plutôt quitter la vie !

— Oh ! mais tu es bien cruel. Oui, oui, je t'en prie, fuis loin d'ici, repousse-moi, méprise-moi, mais par grâce, fuis !

— Ce ne serait jamais qu'avec toi, avec mon royaume et ma couronne.

— Tu plaisantes, ô mon Dieu !

— Et toi, tu as peur.

— Oui, je tremble, je tremble de crainte pour toi ; mais toi, demain, tu trembleras du frisson de la mort.

— Soit ! mais, Charlotte, un baiser avant la tombe, et je dormirai tranquille.

Et la nuit se passa en caresses et en joyeuses amours.

III

LE CONSEIL DU ROI.

Pendant que le duc de Guise discutait avec ses amis sur le moyen de s'emparer du trône d'Henri III, celui-ci discutait avec les siens sur celui qui serait propre à le conserver. Catherine l'avait prévu ; l'assassinat était alors à la mode. Ayant convoqué son conseil, le roi se leva tout à coup en disant :

— Mes chers amis, il y a trop longtemps que le duc est roi et le roi duc. Maintenant il faut que tout change et rentre à la place où la Providence l'a placé. Oui, oui, M. de Guise voudrait gouverner, il voudrait un trône et je lui donnerai un cercueil ; je

veux que, dès demain, la France soit débarrassée de cet autre monarque, et moi de ce compagnon à la royauté.

— Il n'est qu'un moyen, dit le baron de Rieux, un procès en Parlement.

— Et de faux témoins, ajoutait le duc de Maintenon, l'accusant de conjuration, de lèse-majesté, d'attentat sur le roi, que sais-je ! enfin quelque chose de semblable, puis une prison perpétuelle.

— Non, non, dit Henri, « mettre le Guisard en prison, ce serait mettre le sanglier dans un filet trop faible, il romprait nos cordes ». (*Historique.*)

— Et un procès, vous dis-je, continua le baron de Rieux.

— À lui, un procès ? Oh ! non, il serait capable d'en faire un à ses juges. Oh ! non, non, des épées et des poignards, messieurs. Qui m'aime parmi vous ?

Et huit poignards se brandirent dans l'air.

— Eh bien, demain, dit le roi, demain sa tête tombera, demain il n'y aura d'autre roi que Henri III.

IV

UN ASSASSINAT PAR UN ROI.

— Larchant, tu lui présenteras une requête au bas de l'escalier ; Effrenati, tu te jetteras à ses jambes ; Saint-Malines, tu lui donneras le premier coup ; toi, Saignac, tu l'achèveras.

Et il posa trente gardes dans l'escalier, huit dans le cabinet.

Puis il rentra dans sa chambre. De toute la nuit il ne dormit pas, on eût dit qu'il s'agissait d'une bataille ou du sort de deux peuples. Oui tout ce conseil, tous ces gardes, tous ces assassins, tous ces appareils de guerre ne devaient servir enfin qu'à la mort d'un seul homme ; mais cet homme, c'était le duc de Guise. À la Saint-Barthélemy, Charles vit sans sourciller tout un peuple massacré par ses ordres, prêt à frapper son ennemi, Henri tremblait.

Le matin, le Balafre fut arrêté à la grille du château par un homme qui lui dit, les larmes aux yeux :

— Duc, vous ne sortirez pas d'ici.

— Allons, mon pauvre ami, va, sois tranquille, il y a longtemps que je suis en garde contre les pressentiments.

Arrivé au grand escalier, il se prit à saigner du nez.

— Du sang, encore, dit-il en riant amèrement.

Puis il continua à marmotter quelques paroles.

C'était bien là ce même duc de Guise, ferme et incrédule, et qui laissait échapper de temps à autre quelques marques de faiblesse comme d'autres en laissent échapper de grandeur.

Tout à coup Revol entra en tremblant ; il était pâle et ses jambes pliaient sous lui.

— Monsieur de Guise, dit-il, Sa Majesté vous demande, elle est en son vieux cabinet.

Le duc s'y rendit, et là il n'y vit point le roi, mais quelques gardes qu'il salua ; un d'entre eux lui marcha sur le pied. Était-ce le dernier avertissement de quelque ami ?

Aussitôt Montlery s'élança, le saisit par le bras, et, lui enfonçant le poignard, il s'écrie :

— Traître, tu en mourras !

Effrenati se jette à ses jambes, Saint-Malines lui porte un autre grand coup de poignard de la gorge dans la poitrine, Saignac lui enfonce l'épée dans les reins, Sariaac s'approche de lui avec un stylet à lame écossaise et le lui enfonce dans le dos jusqu'à la garde. Le duc de Guise ne peut plus se soutenir, et il va mourir sur le lit du roi son assassin.

Il fallait donc que ce lit si honteux, témoin des débauches des rois, vît mourir en un seul homme toute la gloire d'un siècle !

Quelques minutes après, quand le cadavre fut froid comme le marbre, quand les épées et les poignards furent retirés, alors Henri entra pour contempler sa victime ; il lui donna un coup de pied à la tête en lui crachant au visage.

Un instant pourtant, ayant bien considéré toutes ces plaies profondes, cette terrible et mâle figure et dont les yeux ternes et livides semblaient lui reprocher son crime, oui, un instant, Henri trembla devant le cadavre du duc de Guise.

**DEUX MAINS
SUR UNE COURONNE**

OU

PENDANT LE QUINZIÈME SIÈCLE.

(ÉPISODES DU RÈGNE DE CHARLES VI.)

(Janvier 1836)

I

LA REINE À PARIS.

Dis donc, Jehan de Montlhéry, avez-vous vu le cortège de la reine ?

A. Dumas, La Tour de Nesle.

Dans Paris, ce jour-là, tout était en émoi ; la ville avait un air de fête, et la vieille façade du Louvre semblait même se déridier d'orgueil. Le Paris de 1385 n'était pas le Paris de nos jours, avec ses ponts et ses palais ; mais Paris alors, c'était une forêt de maisons noires, sales, petites, entassées, jetées sans ordre ni symétrie, et à chaque pas vous étiez arrêté par un édifice public qui venait se présenter à vous au milieu d'une rue tortueuse ; Paris, c'était une mer de peuple, une ruche noirâtre d'hommes, de femmes, de mendiants et de soldats.

Les maisons, ce jour-là, étaient tendues, les rues étaient jonchées de fleurs, les toits, les fenêtres, les greniers étaient

remplis de toute cette multitude de bons Parisiens qui de tout temps s'est arrêtée avec curiosité pour voir un chien qui se noie ou un roi qui passe.

Charles et la reine devaient entrer par la porte Baudets, de là se rendre à Notre-Dame, puis au Louvre.

Ce fut vers le soir que le roi se présenta aux portes de Paris ; il était monté sur un superbe cheval blanc, ferré d'argent, orné d'un riche caparaçon fleurdelysé ; la reine était derrière lui, en croupe.

La reine ! Oh ! dès qu'on la vit dans les rues, ce furent des cris d'allégresse, des trépignements de pieds, des hourras sans fin, des pluies de fleurs ; de temps en temps elle se retournait vers Charles, et ses grands yeux noirs semblaient lui dire : « je suis heureuse », et sa bouche qui souriait : « je vous aime ».

À côté du roi marchaient à pied le duc d'Orléans, Tanneguy Duchatel, qui tenaient la bride de son cheval ; puis venaient le duc de Flandre, Olivier de Clisson, tout le Parlement avec les insignes de son pouvoir, tous les seigneurs de France et de Bavière, les chevaliers, les varlets, les gens de la suite du roi, tous les prévôts de Paris, tous les docteurs de l'Université, tous les diacres, sous-diacres et abbés, enfin, je crois, tout ce qui dans le royaume portait épée, calotte et bonnet carré.

— Vous avez une belle suite, dit Isabeau au roi, en regardant le duc d'Orléans.

— Et un beau peuple, ajouta le roi en resserrant la bride de son cheval, dont les fers d'argent résonnaient à peine sur le pavé de fleurs.

En effet, il y avait dans toute cette foule qui trépignait et qui hurlait de joie, dans tout ce cortège si rempli de luxe et de magnificence, dans ce couple noble du roi et de la reine, dans le piétinement de tous ces chevaux qui faisait jaillir les fleurs avec

les étincelles du pavé, oui, dans tout cela enfin il y avait quelque chose de grand et de majestueux, d'indéfinissable et d'exquis.

Le soir il y eut fête à la Cour, mais une fête comme jamais aucun Français n'en avait vu, une fête avec le luxe effréné d'une imagination jeune exaltée ; une fête, mais une fête à la Isabeau, une fête où la passion était jusque dans la danse, où la musique respirait la volupté ; une fête où, pour la première fois, il y eut des fanfares, des danses impudiques ; une fête où le vin ruisselait à flots, où la mollesse avait été chercher ce qu'il y a de plus raffiné, la richesse ce qu'il y a de plus resplendissant ; une fête ! non, une orgie royale. Le roi avait quitté son diadème, la reine sa pudeur, la femme sa vertu ! Et se dépouillant de toute parure comme d'un manteau, le roi en se montrant semblait dire : « Voilà votre roi qui se vautre dans l'orgie, la reine qui donne des leçons de volupté, les femmes qui sont à vendre ».

Oh ! le vieux Louvre ! Cette nuit-là, il tressaillit de joie, ses galeries étaient illuminées ; mille flambeaux, mille lumières resplendissaient, et les feux semblaient sortir par ses fenêtres. Puis, quand les danseurs furent fatigués, quand les vins furent bus, quand les lumières semblaient mourir à l'aspect du jour, la reine se retira dans sa chambre, le roi dans la salle du trône pour recevoir les députations des bourgeois de Paris, et le monarque fatigué penchait sa tête défaillante sur sa couronne, tandis qu'un peuple se prosternait à ses pieds.

La fête de la nuit, oh ! elle était resplendissante et belle, et la reine, oh ! la reine, c'était l'âme de cette fête. Oh ! il fallait la voir, dans les bras du duc d'Orléans, danser au son des cordes le minuetto de Bavière, il fallait la voir sourire à un sourire, regarder un regard, dire une parole d'amour à une parole d'amour !

Et ces sourires, ces regards, ces paroles d'amour, tout cela c'était pour un seul. Pour le roi ? non ; pour sa couronne ? non ; mais elle avait trouvé dans le comte d'Armagnac une âme qui pût se répandre entière dans son âme, un cœur qui pût

s'épancher dans son cœur, une bouche qui pouvait dire : « je t'adore » à sa bouche qui disait : « je t'aime ! ».

Il fallait la voir, Isabeau, penchant son cou fatigué, comme celui d'un cygne, sur l'épaule du duc d'Orléans ; il fallait la voir le regardant de ses grands yeux noirs ! Oh ! ces grands yeux noirs, c'était une beauté, c'étaient deux perles, deux diamants, deux soleils !

Et le duc aimait cette beauté, ces deux perles, ces deux diamants, ces deux soleils. Aussi quand, la reconduisant dans sa chambre, il lui demanda :

— Qu'aimez-vous le mieux de tout votre royaume ? Est-ce le roi ?

— Non.

— Son armée ? sa cour ?

— Non.

— Ses richesses ? les trente-sept baronnies ? Qui donc ?

— Quelqu'un, beau duc, répondit-elle en lui donnant une petite claque sur la joue avec le bout de son gant.

II

LE DUC MORT !

Ah ! Paolo poignardé !

A. Dumas, *Térésa*.

Puis, c'était loin du temps dont nous venons de parler ; on avait donné plus d'une fête à la Cour.

Isabeau revenait du Parlement à l'hôtel Saint-Pol, où elle habitait, quand elle trouva le duc d'Orléans et lui dit d'un air courroucé :

— Oh ! le Parlement ! j'en tirerai vengeance !

Et deux larmes roulèrent dans ses yeux et vinrent tomber chaudes et brûlantes sur la joue du duc. Oh ! qu'il y avait d'amour et de passion dans ces deux gouttes d'eau !

— Sais-tu, duc d'Armagnac, sais-tu ? Oh ! le Parlement ! j'en tirerai vengeance !

— Qu'est-il arrivé ?

— Sais-tu ce que c'est que l'envie ? L'envie, c'est quelque chose qui est là bouillonnant et rude ; c'est un serpent qui vous dévore, qui est là dans votre lit, dans vos rêves, qui vous poursuit comme un remords ; c'est comme une goutte de poison qui mange et qui tache le marbre le plus poli.

— Et pourquoi ?

— Le président va m'accuser, va me citer en justice, va me dire à la face, oui à moi, Isabeau, reine de France, il vient de me dire, l'insensé ! que c'était moi qui étais la cause de la folie du roi, des troubles qui ravageaient la France. Et ils m'ont ôté la régence, qu'ils ont donnée à Jean sans Peur, qui se promène maintenant en vainqueur dans les rues de Paris, qui se pavane au Louvre, qui monte même sur les degrés du trône et qui, écartant un fou et une femme, s'y place et s'y étale à son aise. Mais si ce fou est un idiot, la reine écartée ne tombera pas. Oh ! elle le chassera, cette reine ! Elle le fera pendre à Montfaucon, elle lui fera trancher la tête devant la porte du Louvre et fera arroser les plantes de son parterre du sang de ce Bourguignon. Oh ! duc d'Orléans ! je ne me contiens plus de colère ! Quelque chose que je le broie, que je le déchire ; je me meurs de soif ! C'est du vin qu'il me faut, mais du rouge, duc d'Orléans !

— Isabeau, soit ! oui, le Bourguignon mourra, je vous le jure.

— Oui, il mourra, et quand la reine se sera repue de la vue de son cadavre, quand elle aura compté toutes ses blessures, quand elle aura sondé toutes ses plaies, quand elle se sera fait de son corps un marchepied au vieux trône des Valois, elle dira au duc d'Orléans, comte d'Armagnac : « Je vous fais roi de France ».

Le duc répondit par un muet silence, il s'assit aux pieds de la reine et la regarda longtemps sans lui rien dire.

Isabeau penchait sa tête vers lui avec complaisance. Il y avait, dans l'expression des yeux tendres et enflammés du duc à genoux, de l'amour et du bonheur ; dans ceux d'Isabeau, de l'amour et de l'ambition. C'était d'un côté du miel, de l'autre du nectar et du poison.

— Oui, à nous le trône, dit le duc après que cet épanchement mutuel de sentiment se fût opéré, à nous le trône ! toi à moi, moi à toi ! notre cœur pour nous deux ! notre amour pour nous deux ! La France pour toi !

— Oh ! le trône ! être seule et maîtresse ! Y songes-tu ? Seule gouverner tout un peuple, le voir, là, frémir à vos paroles, plier sous votre regard, s'abaisser au niveau de vos pieds pour en essuyer la poussière de vos sandales sur sa tête ! Ah ! le peuple ! mot ridicule et vide de sens, masse aveugle et stupide ! On le gouverne facilement, c'est un troupeau comme un autre, qui porte le nom d'hommes. Le peuple ! Ah ! c'est l'amusement des rois, leur plaisir, leur hochet, quand les rois sont forts, quand ils savent briser une partie de ce hochet, conduire à la boucherie la moitié de ce troupeau ! Tiens, duc, je suis heureuse maintenant, je comprends qu'il faut des passions pour remplir l'âme, sans cela l'âme est morte, elle est sans vie, et je suis heureuse, j'ai connu l'amour, la haine, l'envie ; il me manque quelque chose... la vengeance !

Onze heures sonnèrent à la cloche de Notre-Dame.

— Onze heures ! dit le duc en se levant, il est bien tard, adieu, je pars.

— Partir tout seul, à cette heure, sans personne avec vous ?

— Que craignez-vous donc ?

— Rien, oh ! mon Dieu, rien ; mais enfin, quelquefois, tu sais, on a des pressentiments, de l'inquiétude.

— De l'inquiétude ? pauvre femme !

— Oh ! ne te moque pas de mon inquiétude, car, vois-tu, cela c'est encore de l'amour.

— Allons, encore un baiser, je pars, adieu.

— Partir ainsi ? mais où sont donc tes gardes ?

— Je leur ai dit de ne pas venir.

— Imprudent !

Le duc, après avoir échauffé les lèvres d'Isabeau d'un baiser brûlant comme son cœur, partit avec sa bonne épée de Tolède au côté.

La reine était restée seule et pensive, quand tout à coup elle entendit des cris dans la rue, courut à son balcon et vit au loin des flambeaux, des poignards et des épées qui reluisaient dans l'ombre ; elle entendit le cliquetis des armes et les cris, et un homme petit et masqué sortit d'une maison voisine ; il avait une énorme massue et il en déchargea un vigoureux coup sur la tête de la victime en s'écriant : « C'est le coup de Bourgogne ».

Des voisins accoururent, ils relevèrent le corps mutilé et le transportèrent à l'hôtel Saint-Pol ; la reine en l'apercevant se précipita sur lui... C'était le duc.

Celui-ci, tournant vers elle sa figure en lambeaux, ouvrit les yeux, lui donna longuement son dernier regard, son regard d'amour, puis il les ferma lentement et s'endormit.

C'était le déclin d'un beau jour, il souleva sa poitrine et, râlant son dernier soupir, il lui dit adieu, mais un adieu bien tendre ; puis il poussa encore un soupir. Oh ! celui-là c'était le dernier, oh ! le dernier, c'était le bruit d'un tombeau qui se referme.

III

LE ROI FOU.

Le roi avait des moments lucides.
Froissart, *Chronique du XV^e siècle*.

Le bruit de l'assassinat du duc d'Orléans se répandit le lendemain dans Paris ; les partisans de celui-ci, Tanneguy Duchatel entre autres, voulaient faire chasser le duc de Bourgogne de Paris et lui déclarer guerre franche et ouverte.

Les uns étaient d'avis d'employer un moyen plus prompt, l'assassinat ; le crime qui punit un crime n'est pas un crime.

D'autres voulaient au contraire mettre le feu à la ville ; enfin le peuple faisait tout ce qu'il fallait pour ne réussir à rien, flottant entre le crime et la vertu, entre son intérêt et l'honneur, deux mots également absurdes, dit Montaigne, l'un égoïste, l'autre conventionnel.

Vers les 3 heures d'après-midi, le Parlement se rassembla. Le roi, ce jour-là, n'avait pas eu de crise, l'enfant n'avait pas crié, l'idiot dormait encore.

Le président lut le procès-verbal et les détails du meurtre de la nuit.

Le roi se leva, la lecture à peine finie, et se dressant de toute sa hauteur sur son fauteuil, il parut calme et tranquille ; il voulait parler, sa voix tremblait.

— Messieurs, dit-il, il y a trop longtemps que de pareils troubles ébranlent notre trône sans que nous n’y portions notre main royale. Cet homme masqué qui a assassiné notre beau cousin d’Orléans, c’est le félon Jean sans Peur ; il vient jusque dans notre royaume porter sa soif de sang, son désir de carnage. Eh mon Dieu ! est-ce qu’il n’a pas assez de sa Bourgogne pour se donner le spectacle d’un assassinat ? Il y a des têtes là, pourtant, il y a des têtes qui devraient tomber, la sienne tout d’abord, messieurs. Ah ! non, non ! On n’ira pas jusque dans notre bonne ville de Paris nous insulter devant notre palais dans nos plus chères affections. Eh ! mon Dieu ! je parie qu’il voudrait bien, lui, le tigre, voir l’Anglais à nos portes, saccager la France ; il se mettrait même à la tête de cette troupe de brigands pour venir sur le trône le souiller et le détruire. Eh ! qu’ai-je appris, messieurs ? hier, vous l’avez reçu dans cette ville, vous ; vous l’avez admis à votre Parlement ! Vous êtes tous des traîtres !

Là, il s’arrêta tout à coup, ses yeux changèrent d’expression, il mit la main sur son front comme pour y recueillir tous ses souvenirs, puis, prenant tout à coup le bras du président :

— Au feu ! s’écria-t-il d’une voix effrayée, roi, ne vas pas plus loin, tu es trahi !

Et ses lèvres tremblaient, ses dents claquaient, il était pâle, ses yeux avaient quelque chose de stupide et d’infernal ; puis il partit tout à coup et courut dans sa chambre, là il se blottit dans un coin et pleura en gémissant.

La reine était présente à cette séance du Parlement. Quand elle sortit, elle alla chez le caissier de la couronne payer 42 sols

parisis pour qu'on les remît à la demoiselle Perette la Jacquille, fille d'un marchand de chevaux.

— Voilà, dit-elle en mettant la pièce de monnaie dans la main de Jehan de la Roche, voilà ce qu'il en coûte pour les nuits de mon mari.

Elle sortit en souriant.

IV

À VENDRE.

Deux cents sequins d'or dans cette bourse pour vous ! et demain matin le double, si vous faites bien tout ce que je vais vous dire.

Victor Hugo, *Angelo*.

Il y avait longtemps alors que le cadavre de Monseigneur de Bocherville dormait sous son lit funéraire, il y avait longtemps qu'Isabeau avait pleuré, il y avait longtemps qu'elle avait pensé à lui.

Dans une maison sale, petite et encombrée de la rue des Innocents, là, dis-je, il se passait d'étranges choses. Il n'y avait d'autre entrée, et d'autre issue qu'une échelle qui conduisait au premier de cette singulière baraque.

Or c'était là le club des Armagnacs. Une lampe était suspendue au milieu, jetait une clarté vacillante et incertaine dans la salle, et autour d'une table ronde étaient rangés des hommes armés, assis sur des bancs ; tous étaient silencieux. L'un regardait avec préoccupation sa dague ; l'autre, le coude appuyé et la joue dans sa main, s'amusait à écarter avec la pointe de son épée

la mèche de la lampe ; les uns jouaient aux cartes, ce qui prouvait qu'ils étaient gens de cour et blasonnés, car ce jeu, tout nouvellement inventé, n'était encore connu que des gens de la suite du roi ; les autres faisaient résonner la salle de leurs vociférations, et les plus paisibles vidaient tranquillement leurs coupes sans cesse vidées et aussitôt remplies. Pourtant là dedans, qui l'eût dit ? il y avait un sceptre qui devait commander, une gloire briller, une fleur de lis s'épanouir.

— Eh bien ? est-ce pour cela que nous nous sommes assemblés, messieurs ? dit une voix forte qui s'éleva comme un coup de tonnerre, c'était Tanneguy Duchatel, personne de vous ne songe à Armagnac ! personne ne songe qu'il faut nous délivrer du Bourguignon ! N'est-ce pas, Monseigneur le Dauphin, qu'il est bien plus aisé de faire la cour à la dame Agnès ? n'est-ce pas, Pierre de Haute Combe, que la bière de Flandre est meilleure que le sang du duc ? n'est-ce pas, Raoul de Rochepeau, qu'une plaisanterie sur l'ennemi, prononcée derrière et comme un lâche, coûte moins cher qu'une insulte en face ? n'est-ce pas, marquis de Lyon, qu'un coup de dé est plus facile à donner qu'un coup d'estramaçon ? n'est-ce pas, Robert de Brie, qu'il est bien plus amusant d'étendre la mèche pour y voir mieux, que de fouiller la poitrine d'un homme pour en avoir son cœur ? Ah, je ne vous reconnais plus là, mes amis, mes fidèles compagnons ! Quoi ! vous laissez ainsi blanchir les os de Bocheville sans les venger ? Eh ! que savez-vous, vous autres, si la vue du cadavre de Jean sans Peur ne fera pas tressaillir dans son lit de marbre Armagnac rêvant ? Que savez-vous si, en arrosant du sang du Bourguignon ces mêmes os altérés, vous ne leur rendrez pas la vie avec la vengeance ? Oui, je le jure par le corps de notre ami, je jure de le venger ! Cet engagement solennel je l'ai recueilli avec son dernier soupir, je le renouvelle sur sa tombe : la tombe d'un autre m'en détachera seule.

— Oui, nous voulons bien, dit le Dauphin.

— Le plus tôt sera le mieux, ajouta Robert.

— Eh bien, à Montereau, par exemple, proposez une entrevue, Monseigneur.

— Oh ! une entrevue, messieurs ? et croyez-vous qu'ainsi la bête fauve viendra se mettre dans le piège ?

— Il faut un appât.

— Soit ! Nous avons dit l'entrevue ?

— Mais il faut un esprit qui le pousse vers cet appât.

— Gagner quelqu'un de sa suite pour le convaincre.

— Oh ! j'y suis ! s'écria le comte de Rochepeau en se frappant le front, j'y suis ; gagner à force d'argent, de prières, de promesses la dame de Giac, sa maîtresse.

— Sa maîtresse, dit le Dauphin, mais croyez-vous qu'elle va ainsi vendre son amant, sa maîtresse ? Oh ! sa conscience le lui reprocherait éternellement.

— Pardon, Monseigneur, dit un manant qui n'avait pas encore parlé, pardon, car j'ai entendu dire dans mon enfance à un homme fort instruit et très judicieux, je l'ai entendu comparer la conscience à une balance. Dans cette balance il y a un côté pour le bien et un côté pour le mal ; chaque fois que vous mettez une pièce de monnaie dans la balance, le côté du bien s'allège, et le cœur est ainsi gagné.

— Eh bien, dit Tanneguy, vous avez raison, mon cher.

— Oui la dame de Giac est à vendre. Tanneguy, je vous charge du marché, vous êtes un homme de parole et d'action, prenez sur notre bourse, ne craignez rien.

Ils se séparèrent, et l'échelle tremblait sous leurs pas.

V

PLUS DE MAINS ! PLUS DE COURONNES !

Le duc craignait fort quelque surprise, enfin il se décida, ce fut pour son malheur.

Barante, *Histoire des ducs de Bourgogne*.

— Je ne sais encore si je dois partir... oh ! ce jour-là, si j'en réchappe, aura été pour moi un jour bien cruel ; j'ai assisté à bien des batailles, Henriette, j'ai vu bien des sièges, reçu bien des blessures, entendu siffler bien des balles, eh bien, j'aime mieux la plus sanglante bataille, le siège le plus acharné, les plus larges blessures que ce que j'éprouve maintenant.

— Et pourquoi ?

— Pourquoi ? je n'en sais rien, quelque surprise par hasard.

— Une surprise ? et le visage de la dame changea, oh ! non, ne craignez rien, allez-y donc ; vous perdriez votre nom de Jean sans Peur.

— Oh ! Jean sans Peur, c'était jadis ; maintenant il est mort.

— Mort ! que voulez-vous dire ?

— Je veux dire qu'il le sera bientôt.

— Chassez toutes ces idées lugubres, montez sur votre jugement noire. Allons ! ne l'entendez-vous pas piaffer et hennir d'impatience ? tous vos gens sont là dans la cour, à vous attendre. Partez donc, qu'on ne dise pas que vous êtes un homme sans foi et sans courage.

— Eh bien oui, je pars, adieu.

— Adieu, dit Henriette en soupirant, adieu ! revenez bientôt.

À peine la porte fut-elle fermée qu'elle voulut se précipiter vers lui pour l'avertir du péril qu'il courait, mais elle se ressouvint de la promesse faite à Tanneguy.

Quand elle vit le duc à cheval et sautant le seuil, oh ! alors elle ne put résister, elle s'élança sur son balcon et le pria de venir lui parler.

— Prenez bien garde à vous, dit-elle.

Et le duc et sa suite sortirent au galop.

Au bout de cinq minutes, quand elle n'entendit plus le pas des chevaux sur la poussière, quand elle ne vit plus les plumes bleues et rouges du duc flotter au loin, elle se prit à pleurer.

— Eh bien, non, dit-elle tout à coup, non, je veux lui sauver la vie.

Aussitôt elle appela en criant un de ses pages.

— Oh ! mon gentil Paul de Hartcourt, dit-elle, je t'en prie, monte sur le meilleur cheval qui se trouve dans les écuries, cours au duc Jean et dis-lui...

Là-dessus sa tête s'abaissa sur sa poitrine.

— Dis-lui, continua-t-elle tout bas, dis-lui qu'il prenne bien garde à sa loyale personne.

Le page était parti, il n'était plus temps !

Ce fut vers midi qu'eut lieu l'entrevue ; elle se passa sur le pont de Montereau.

Les deux rois entrèrent par les deux côtés opposés et s'arrêtèrent sous une tente en planches dressée à cet effet ; ils firent la courbette réciproquement, et le duc se découvrit le premier.

Voilà deux assassins qui se saluent, deux couronnes qui s'entrechoquent ; voilà Jean sans Peur et Charles VII, voilà le loup et le renard.

— Monseigneur, dit Bourgogne, après Dieu je n'ai tant à cœur que vous et votre royaume ; si l'on vous a fait quelques rapports à ma charge, je vous prie de ne les point croire.

— On ne pourrait mieux dire, dit le Dauphin en le relevant.

Alors Tanneguy, levant sa hache sur le duc, s'écria : « tuez ! tuez ! ».

Les Armagnacs répondirent à ce signal par leurs coups d'épée.

Il respirait encore, Olivier Layet le retourna, lui enfonça son poignard dans le dos ; le marquis de Lyon le prit sur ses épaules et le jeta dans la Seine.

Le soir, son corps, qu'on avait repris, fut promené dans les rues, et le cadavre du plus grand des ducs de Bourgogne fut le principal acteur d'une mascarade !

Isabeau mourut peu de jours après, dans la misère et l'opprobre. Ainsi finit celle qui avait réuni l'amour de trois couronnes, car Charles l'aima, Orléans l'aima, Jean l'aima ; le tombeau n'a pas été pour elle un lit de repos, son siècle l'a maudite et les historiens l'ont flétrie.

Quant à Tanneguy Duchatel, dit la chronique, il passa le reste de ses jours fort agréablement, « ayant par jour rançon de 10 sols parisis sur le trésor de l'État pour être homme de moult feu et d'action, de bon dire et honneste vouloir et mener promptement toutes choses en besognes ».

UN SECRET
DE PHILIPPE LE PRUDENT
ROI D'ESPAGNE.
(CONTE HISTORIQUE.)

(Septembre 1836)

Si l'on cognoisçoit tout ce qui se passe chez les roys, l'on verrait de bien sales choses et moult courdises.

Rabelais, *Gargantua*.

I

Le personnage le plus grave se tenait au milieu, assis dans un large fauteuil à bras, devant une cheminée où pétillait un feu vif et clair. À ses deux côtés étaient debout et la tête nue deux autres hommes qui paraissaient ses confidents ou du moins ses valets, car à leur air respectueux et soumis on les aurait pris pour tels.

Le plus jeune des deux était vêtu de noir de la tête aux pieds, il portait au cou un médaillon où était enfermé un morceau de la vraie croix, et ses doigts étaient couverts de bagues de saint Hubert ; il était grand, maigre, avait le front pâle, les cheveux blonds, les joues creuses, et sa figure naturellement triste était encore allongée par une petite royale noire qui faisait un singulier contraste avec l'air recueilli, sournois et dévot qui était empreint sur son visage. Quelque chose de sombre, de doux et de mélancolique à la fois, annonçait une âme qui avait souffert,

un corps qui s'était usé dans les jeûnes et un esprit qui s'était rapetissé dans les croyances.

Cet homme, si petit devant cet autre homme assis devant lui et se chauffant à son feu, n'était rien moins que Philippe II, roi d'Espagne et de Navarre.

Quant au vieillard, c'était don Olivarès, le Grand Inquisiteur d'Espagne, celui qui avait toute puissance, toute liberté, tout pouvoir. C'était lui qui menait tout à sa guise et à sa fantaisie, se servant de ce monarque comme d'un laquais, le pliant et le repliant de tous les côtés, et lui faisant jouer tous les rôles, lui ordonnant de porter telle relique, de dire telle prière, de parler tel langage et d'épouser la femme qu'il lui désignait ; il en faisait tout : son ami, son confident, son serviteur, son espion et même son premier bourreau.

Mais il arrivait souvent que le chien se révoltait contre son maître et le faisait trembler ; alors c'était terrible, car la colère du roi était implacable et cruelle.

Philippe obéissait au Grand Inquisiteur, non avec la servilité basse et humble de Louis XIII ployant sous la main de Richelieu, mais, si c'étaient les mêmes goûts, les mêmes préjugés et les mêmes vues, il faisait plaisir à l'inquisiteur en faisant brûler les hérétiques, et Philippe était content de voir excommunier des gens qui troublaient son royaume ; ils se connaissaient mutuellement, se défiaient l'un de l'autre, se craignaient tous deux et même se haïssaient.

C'était à qui serait le plus fin et le plus rusé, à qui servirait mieux Dieu, à qui serait le plus féroce et le plus fanatique dans son ministère ; mais il y en avait toujours un qui fléchissait devant l'autre, et c'était la Couronne qui s'abaissait devant l'Église.

Il y avait déjà longtemps que tous trois étaient silencieux, don Ruy et le roi regardant don Olivarès qui se chauffait, tandis que les fenêtres ouvertes laissaient apercevoir au loin les clo-

chers aigus de Madrid et les orangers des jardins du roi embaumant l'air de leur doux parfum.

— Eh bien, quelle nouvelle ? dit le roi en interrompant le silence qui semblait lui devenir à charge, quelle nouvelle, monseigneur ?

Il s'arrêta en lançant sur l'inquisiteur un regard vif et pénétrant.

Don Olivarès tira de dedans sa poitrine un portefeuille en maroquin noir avec une croix d'or :

— En voilà, sire !

— Don Ruy, dit vivement le roi, ceci est votre affaire, lisez !

L'homme auquel ces mots étaient adressés avait environ la cinquantaine, il était trapu, court et gras, avait les yeux petits et pleins de feu, la barbe et les cheveux grisonnants, était enveloppé dans une casaque grise bordée d'hermine. De temps en temps il allait respirer à la fenêtre, en grommelant tout bas quelques mots d'impatience ; une fois même, il lui échappa de dire :

— Monseigneur, du feu en Espagne et au mois d'août !

— Assez ! dit le roi en colère, don Olivarès, mon maître et le vôtre, le désire ; sa personne est sacrée et, puisque telle est sa volonté, respectons-la. Quant à vous, don Ruy Gomez de Sylva, vous êtes impertinent, il y a longtemps que je vous l'ai dit ; sachez vous taire une autre fois, autrement gare à votre tête. Lisez et que ceci soit pour l'avenir.

Il prit le portefeuille en tremblant et décacheta la première lettre.

— Celle-ci, dit-il, est de monseigneur l'archevêque de Valence.

— Que Dieu lui prête vie ! dit l'inquisiteur.

— Amen, répondit le roi.

— Il mande à Sa Grâce qu'il a découvert le juif Isaac, qu'il lui a donné la question et qu'il l'a fait brûler vif.

— Dieu soit loué ! dit Philippe en se signant et en embrasant avec ferveur les pieds d'un crucifix en bois posé sur la cheminée.

— Voici des nouvelles de don Juan.

Le front du monarque se rembrunit.

— Ah ! don Juan ! que dit-il ?

— Il s'est enfui du couvent de Villa Mayor.

— Nous saurons le mettre autre part, nos verrous sont solides, nos murs bien cimentés et s'il le fallait même... Continuez, don Ruy !

— Il a sauté par-dessus les murs, un cheval l'attendait au bas, à ce qu'il paraît, car il a disparu et l'on n'a aucune trace de la route qu'il a prise.

— Ah ! messire don Juan d'Autriche, dit le prince avec un accent de colère concentrée, vous occupez de vous la surveillance royale, mais l'on saura où vous trouver. Ah ! vous avez des chevaux pour vous conduire ainsi, vous sautez par-dessus les murs de votre couvent, nous aurons pour vous une prison désormais ; s'il vous prenait fantaisie d'en sortir, le bourreau en ouvrirait la porte. Oh ! par la mort-dieu ! ajouta-t-il en trépignant, non, il n'en sera pas ainsi, ou la couronne de Charles-Quint tomberait de notre tête royale.

— Sire, dit le Grand Inquisiteur, sire, écoutez ceci : Tu ne blasphémeras point le nom de mon père, a dit le Christ. Sire,

qu'avez-vous fait ? Pour cela vous donnerez à l'église del Pilar un calice d'or avec trois flambeaux d'argent.

— Pardon, mon père, dit le monarque, et il s'inclina. Continuez, don Ruy.

— On dit qu'il est parti en Angleterre et qu'il veut faire la guerre au roi d'Espagne.

— Au roi d'Espagne ? faire la guerre au roi d'Espagne, dit Philippe en souriant. Oh ! ceci est par trop fort, l'audace est trop inouïe. Ah ! don Juan d'Autriche, vous imitez bien votre modèle, il ne manque plus que l'assassinat, le rapt et l'adultère pour être tout à fait don Juan de Marana. Prenez garde ! vous avez déjà la rébellion, l'impiété et l'hérésie, plus qu'il n'en faut pour faire brûler un juif ; vous êtes le fils de mon père, il est vrai, fruit d'un amour illégitime, d'une faute de jeunesse, d'une passion de caserne, et vous, le pauvre, l'obscur, l'impie, le mécréant, le bâtard, vous voulez attenter à notre couronne sacrée ; mais l'on saura bien se débarrasser de vos mains en faisant tomber la tête.

— Don Ruy, interrompit Olivarès, écrivez ceci de la part du roi : Cherchez don Juan, emparez-vous de sa personne ; éloignez-le de son père.

— Et puis qu'on le mette dans un cachot avec une Bible, ajouta le roi ; en ceci nous serons utile à l'État et en convertissant un pécheur, nous servirons Dieu.

— Voici encore une lettre, elle parle du père Arsène.

— Eh bien, ensuite ?

— Il s'ennuie.

— Il s'ennuie, dites-vous ? Eh ! la fonction céleste qui devrait l'occuper lui est donc à charge ?

— Il a su, par des gens officieux et empressés de lui donner des nouvelles extérieures, que son fils don Juan était l'objet des poursuites de Sa Grâce ; il en a été vivement peiné, il a menacé même de reprendre la couronne qu'il a déposée dans vos mains.

— Déposée, elle y restera, j'espère, si telle est la volonté de Dieu et de la sainte Église, notre mère à tous.

— On a même intercepté une de ses lettres qui lui était adressée, la voici. Faut-il la lire ?

— Non, donne !

Et il saisit vivement le papier que son confident lui présentait ; d'une main tremblante il l'ouvrit précipitamment, mais il s'arrêta tout à coup, car l'idée de Charles-Quint le fit trembler et pâlir. Cet homme, en effet, avait eu tant de puissance et de force dans la vie, que son nom, déguisé sous celui du cloître, avait encore en le prononçant, un prestige de gloire antique qui inspirait le respect et l'admiration ; sa personne, jadis parée du manteau royal et maintenant couverte de la robe de bure, faisait encore peur à l'Europe, et sa tête nue et dépouillée de couronne était entourée d'une auréole si brillante que cette auréole éclipsait encore les autres trônes.

Philippe craignait la renommée de cet homme, elle lui était à charge, il la maudissait, car s'il avait un rêve d'ambition, la figure de Charles-Quint se présentait à lui aussitôt comme pour lui saisir sa part d'immortalité ; s'il perdait une bataille, il lui semblait entendre la nuit une voix creuse et terrible qui lui disait : « Philippe ! gare à ma couronne ! gare à mon sceptre ! tu ternis leur éclat ». S'il gagnait une victoire, la voix revenait encore lui dire un mot, un seul mot : « *Pavie* », et ce mot-là c'était une existence de jalousie et d'ambition.

Il se hasarda pourtant à braver le nom de son père, mais ce ne fut pas sans peine, et il lut ces mots d'une voix basse, chancelante, comme quelqu'un qui commet un sacrilège :

« MON CHER JUANO,

« Il y a bien longtemps que je ne t'ai écrit, n'est-ce pas ? Oh ! ne m'accuse pas d'indifférence ou de lenteur, non, je n'ai pu, j'étais malade. Voilà une lettre que je t'écris et c'est peut-être la dernière, et tu vas comprendre cela quand tu sauras dans quel état je suis. Oh ! si tu savais comment est maintenant Charles-Quint, ton père, tu rirais de pitié sur la nature humaine et tu dirais : Oui, il a bien fait de se démettre du poids d'une couronne puisque sa tête chancelle, il a bien fait d'abandonner le sceptre puisque sa main tremble, et il a bien fait surtout de quitter le manteau royal pour la robe de moine puisque là c'est le linceul d'un cadavre vivant. Car voilà ce que je suis : un cadavre vivant qui passe la vie à compter l'heure qui coule, pas assez vite, hélas ! pour mon ennui et pour mes larmes. Oh ! le soir, quand retiré dans ma cellule je m'abandonne à mes pensers et à mes vastes souvenirs, bien souvent je regarde ma lourde épée de bataille suspendue sur mon lit, et je me dis : Ô toi, fidèle compagne de mes victoires et de mes conquêtes, toi qui as brisé tant de couronnes, écrasé tant de trônes. Oh ! si tu survivais à ton pauvre maître et si par hasard la postérité te regarde d'un œil d'envie en pensant à celui qui a blanchi ta lame sur des crânes humains, dis-lui : Non, détrompe-toi ! celui-là n'a point été heureux ! Son bonheur ? c'était un rire forcé qui sentait le bouffon que l'on paye et l'homme qui joue un rôle. Le bonheur ? j'y pense encore quelquefois comme à un de ces rêves d'enfance oubliés plus tard, quand par une belle nuit étoilée je regarde la campagne à travers les barreaux de ma cellule, plongé dans les rêveries du passé, et là je me reporte sur mon trône, au milieu de mes courtisans, ou bien encore sur ma cavale noire à la bataille de Pavie, et puis je pense à ce que j'étais, à ce que j'ai fait, à ce que j'ai dit dans mes jours de puissance et d'orgueil ; puis j'abaisse le regard sur moi-même, je contemple mes mains sillonnées de cicatrices, je mets la main sur mon cœur, je touche à

ma barbe blanche et je me dis : Le voilà donc, ce Charles-Quint, roi d'Espagne, empereur d'Autriche, la terreur de François I^{er}, dont un bras faisait trembler la France, et l'autre le monde ! Le voilà donc, moine obscur, ignoré dans un couvent ! et il me prend envie de jeter au loin cette existence d'ignorance et d'ennui pour retourner sur le trône, me lancer sur ma cavale, commander mes braves, reprendre mon épée. J'avance pour la saisir et mes pieds chancellent, mes mains faiblissent, ma tête s'affaisse sur ma poitrine, et je retombe sur mon lit plus triste et plus désespéré. Un seul souvenir vient charmer ma solitude, c'est le tien, cher don Juan. Oui, quand je pense à toi, mon cœur se déride, mon âme s'épanouit ; quand un souffle léger de la nuit vient agiter mes vêtements noirs, je me dis : Oh ! si ce souffle d'air si pur et si frais pouvait par hasard faire onduler la plume blanche de la toque de mon don Juan ! Alors j'aspire l'air avec amour et avarice. Quand je contemple le ciel si bleu et si calme, je me dis que mon don Juan peut, à cette heure, à cette minute, le contempler aussi en pensant à son père. Eh bien, je contemple le ciel avec extase en pensant à cette belle tête noire si pleine de feu et d'énergie, à cette figure rosée, à ces deux grands yeux bleus qui sont toute ma vie et mon amour, à ces mains que j'embrassais jadis avant qu'un sépulcre ne m'ait séparé du monde ; je pense à don Juan, et je maudis le sort qui fait que je ne l'embrasse pas.

« Car toi, Juano, je t'aime autant qu'un cœur d'homme flétri par la royauté peut encore conserver de tendresse et d'amour. Va, si le fils légitime était celui de la femme aimée, tu serais roi d'Espagne, et si le bâtard était celui de la femme que l'on a serrée dans ses bras avec répugnance et dégoût, parce qu'il fallait un héritier sur le trône, Philippe serait le bâtard, le bâtard maudit, que l'on persécute et tyrannise. Adieu, cher don Juan, évite les grandeurs que j'envie encore, et quant à la conduite que tu dois tenir, je n'ai rien à t'ordonner, ayant beaucoup vu et n'ayant jamais eu dans mon existence un seul jour de bonheur. Oh ! il en viendra un bientôt, auquel je me suis déjà pré-

paré depuis longtemps, tout est prêt, le cercueil est là, et la tombe attend.

« LE PÈRE ARSÈNE. »

Le roi pâlit, et, chiffonnant dans ses doigts la lettre volée, il s'assit sur une table placée près de la fenêtre, car ses jambes pliaient et une singulière frayeur vint le saisir tout à coup. Alors il pensa à son père, à son vieux père dont il avait surpris les secrets, dont il avait espionné les actions ; il fut surpris d'avoir eu tant d'audace et d'impudeur pour la mémoire d'un homme tel que Charles-Quint, il se représenta alors cette vénérable tête blanche, avec sa longue barbe, ses vêtements noirs, son aspect saint et vénérable ; il lui semblait voir sa figure indignée lui dire comme dans ses songes : « Philippe, qu'as-tu fait ? »

Il lui sembla que le passé avait été un songe et il regardait avec terreur le sceau brisé et la lettre entrouverte. Enfin il se leva tout à coup, s'élança vers la cheminée, jeta la lettre précipitamment ; il n'était plus temps... et le papier consumé sautillait sur les tisons blanchis dont il essuyait la cendre.

Olivarès s'aperçut de l'embarras et du remords de Philippe, il en sourit intérieurement, baissa la tête sur la poitrine, se rapprocha du feu et sans regarder le roi :

— Eh bien, que dit-elle, cette lettre ?

— Ce qu'elle dit, mon père... mais je ne m'en souviens plus... Oh si ! je me la rappelle, mais mon Dieu, des choses insignifiantes... je suis désolé de l'avoir machinalement brûlée, sans ça je vous la donnerais... Mais parlons de quelque chose qui m'intéresse directement, qu'allons-nous faire de don Carlos ?

— Ce qu'il faut en faire, dit don Ruy, et que fait-on des autres ?

— Quels autres ? dit l'inquisiteur.

— Les autres... qui sont comme lui, les hérétiques.

— Oh ! oui, il faut servir la sainte Église, dit le roi — et il se signa, — non, ce n'est point parce qu'il est mon fils qu'il faut l'épargner, Dieu saurait un jour me demander le compte de ma lâche clémence. Oh ! non, monseigneur Olivarès, veillez à ceci, c'est votre mission ; il n'a jamais de chapelet, ne porte aucune relique. Oh ! sur mon âme, c'est un hérétique.

Il prononça encore quelques mots, mais si bas que les deux courtisans ne purent les entendre.

— J'ai une idée utile à l'État, dit Gomès, je l'indiquerai à Sa Grâce quand il sera temps.

— Vous pouvez d'ici, mon père, voir à quoi il s'occupe dans sa chambre, c'est don Ruy qui m'a indiqué ce moyen, je l'en remercie sincèrement.

Il ôta le crucifix, mit le doigt sur un bouton, et tout à coup une planche se retira laissant voir une petite porte dont il ôta encore deux plaques de fer, et l'on vit, à l'aide d'une large vitre pratiquée dans la muraille, la chambre de l'infant d'Espagne.

Elle était grande et lambrissée, le plafond en était noir, et en général, elle avait l'apparence de la vétusté et de la misère ; le lit était couvert avec des rideaux rouges, mais la fenêtre n'en avait point.

Sur les murs on voyait accrochée une énorme quantité d'armes de toutes espèces, de piques, de sabres tartares, d'épées, de poignards, de flèches et de stylets ; la porte était fermée avec une barre de fer, des chaînes et des verrous, on eût dit la demeure d'un homme qui craint quelque trahison.

Le personnage qui habitait cet appartement était d'une taille ordinaire, il avait de jolis cheveux noirs bouclés qui lui tombaient sur les épaules, ses membres étaient vigoureux et bien proportionnés, sa taille était celle d'un homme de vingt

ans ; mais si vous eussiez vu ses joues creuses, ses yeux bleus si tristes et si mélancoliques, ce front chargé de rides, vous eussiez dit : C'est un vieillard.

Il y avait dans son regard tant de tristesse et d'amertume, son front était si pâle et sillonné de tant de rides prématurées que l'on voyait sans peine que cet homme avait souffert des douleurs atroces et inouïes.

Son embonpoint ne lui donnait pas un air de santé, et sur ses joues boursouflées, on voyait une pâleur mate et livide.

Quand il se levait on voyait qu'il boitait du pied gauche ; du reste il était gracieux dans ses manières, et jusqu'en ses moindres gestes la dignité royale brillait de tout son éclat. Sa personne seule inspirait l'attachement et l'intérêt ; cette belle tête noire et pâle, cette figure triste et douce, indiquaient une de ces âmes si pleines de passion, si puissantes de sentiment qu'elles se dilatent, se crèvent, et s'abîment, ne pouvant contenir tout ce qu'elles recèlent ; c'était une de ces lames qui usent le fourreau avant qu'elles ne se rouillent.

Il paraissait triste et soucieux, se promenait à grands pas dans son appartement, les bras croisés et la tête baissée sur la poitrine ; de sa main droite, il portait un poignard. Enfin, au bout de quelque temps, il s'assit comme épuisé d'un cauchemar accablant, puis mettant le coude sur la table, il regarda sa lame de Tolède. Un sourire amer vint déridier ses lèvres sèches et blanchies, son front rayonna d'espérance et il dit : « Ô ma pauvre amie, tu me rendrais un bien grand service, et bientôt... » Puis il tressaillit tout à coup, se retourna brusquement et regarda derrière lui, mais il ne vit rien, c'était une mouche qui bourdonnait sur les carreaux ; le même bruit se renouvela bientôt, ce n'était plus une illusion, et il entendit distinctement des voix qui parlaient ensuite, comme ces sons vagues et confus qui murmurent dans les rêves.

Il se leva en frappant du pied, de colère et d'impatience, une planche aussitôt glissa dans une coulisse, une porte se referma et une voix dit :

— Vous l'avez vu, monseigneur ?

Cette voix, c'était celle de Philippe.

Carlos retomba sur son fauteuil, plus pâle et plus colère :

— Toujours lui ! dit-il entre ses dents, toujours cet homme, écoutant mes paroles, épiant mes gestes, tâchant de deviner les sentiments qui battent dans mon cœur, les pensées qui passent sous mon front, toujours là assis à mes côtés, debout derrière moi, caché sous un lambris, espionnant à une porte ; toujours là comme un mauvais génie, s'opposant à mon bonheur, me ravissant ma femme, m'ôtant la liberté, m'emprisonnant dans son palais, et je ne pourrai pas dans ma furieuse et jalouse haine, je ne pourrai pas pleurer et maudire, me venger ! Non ! c'est mon père ! et c'est le roi ! Il faut supporter ses coups, recevoir tous ces affronts, accepter tous ces outrages.

Ici, il s'arrêta, des larmes grossissaient sa voix, et il serra si fort la lame de son poignard qu'il la brisa comme du verre.

— Puis-je te briser ainsi, homme sans cœur et sans pitié, ajouta-t-il, je l'aimais tant cette femme !

Ses joues étaient rouges et brûlantes, des larmes grosses et pénibles, roulaient puis venaient mourir sur ses lèvres.

— Je la verrai encore, dût-il m'égorger entre ses bras, dit-il en ôtant les verrous de la porte, et il sortit précipitamment.

Le manuscrit indique : « chapitre I » mais, s'il y a d'autres chapitres, ils ne nous sont pas connus.

D'UN JOURNAL D'ÉCOLIER

SAN PIETRO ORNANO.

(HISTOIRE CORSE.)

I

Une superbe frégate à la taille élancée et svelte entrait à voiles déployées dans le port de Gênes. Tout en elle indiquait la maîtresse et la souveraine, jusqu'à sa flamme blanche qui se laissait flotter à la brise du soir avec orgueil et majesté.

L'on voyait sur le gaillard d'arrière un homme qui paraissait le maître, quoiqu'il ne prît aucune part à la manœuvre ; son costume était à moitié grec et italien ; la tête, belle et fière, était entourée de longs cheveux qui venaient s'appuyer en boucles sur ses épaules nues et basanées ; un riche poignard et un long cimenterre pendaient à sa ceinture blanche et bleue, et dont le nœud doré, tombant jusqu'à terre, venait de temps en temps essuyer sur ses sandales rouges, un peu de cendre échappée de sa large pipe de jonc.

Enfin le navire s'était arrêté. Ornano en descendit ; son regard était hautain, et il semblait mépriser toute cette multitude qui montrait du doigt, avec respect et crainte, un homme qui, naguère paysan de Corse aux mains pleines de goudron, n'avait eu d'autre éducation que celle de dompter la tempête, de faire sauter une sainte-barbe, ou de bombarder une ville ; un homme qui n'avait d'autre nom que Pietro Ornano, d'autre seigneurie que sa frégate et d'autres sujets que ses marins. Mais ce paysan, ce corsaire, cet homme aux manières rustiques et sauvages, venait dans Gênes imposer des conditions et faire trembler un son trône.

La France était en guerre avec Gênes ; elle avait trouvé en Corse un puissant auxiliaire en la personne de San Pietro.

C'était une de ces âmes vigoureusement trempées dans les vertus poussées jusqu'à l'excès ; il n'avait d'autre pensée que la gloire, d'autre idole que la gloire, d'autre religion que la gloire ; il ne connaissait d'autre plaisir que de commander ses matelots, de fumer son tabac d'Italie, de regarder l'horizon qui s'enfonce sous les vagues, et de se laisser balloter par le roulis lorsque la mer est calme, lorsque le vent souffle à peine, lorsque les hirondelles viennent sur le beaupré.

Pourtant depuis quelques jours il était triste, son front se ridait souvent, et l'on pouvait deviner à ses soupirs réitérés, à ses longues rêveries, que quelque chose lui déchirait le cœur et que son âme était en proie à des sentiments inconnus jusqu'alors.

II

Les portes du palais s'ouvrirent devant le marin ; les gardes lui présentèrent les armes, le grand escalier fut couvert de tapis, son nom résonna dans la salle du trône, et le doge lui-même descendit pour le recevoir.

— Je suis venu, dit San Pietro, pour traiter avec toi des conditions de la paix. La France, mon alliée, pour prix de mes services, m'a donné le pouvoir de les faire à mon gré. Écoute, je ne te demande ni or ni sang, mais je te demande ce qui m'est plus cher, à moi, que tous tes sujets, fussent-ils des rois, que ton trône, fût-il celui du monde ; je te demande ta fille, je te demande Vanina.

— À lui, Vanina ? répétèrent sourdement tous les courtisans assemblés.

— Oui, continua le corsaire, oui, à moi Vanina ! ou demain je fais bombarder Gênes, demain j'aurai Vanina ; et à toi l'esclavage et le malheur. Ton trône ? je le foulerai aux pieds, et

ton palais, j'en ferai une prison pour toi. Vous pensiez donc qu'aucun sentiment ne pouvait m'émouvoir, vous croyiez que l'amour ne pouvait surgir de ce cœur de marin ; vous croyez que les passions ne remuent pas aussi fort le cœur d'un paysan que celui d'un roi ? Et pourtant s'il est ici une tête couronnée et un corsaire, le corsaire est roi et le monarque est esclave.

— Soit, répondit le doge, tu peux être le maître, mais souviens-toi de mes paroles, San Pietro : jamais, jamais, tu n'auras ma fille, je te la refuse ; et si tu peux conquérir ce trône, si tu peux, dans ta rage de tigre, le souiller et l'anéantir, si tu peux dans ta vengeance féroce incendier ce palais, si tu peux, démon, briser mon sceptre et ma couronne..., jamais tu n'auras Vanina, et Gênes sera plutôt ton esclave que ma fille ta maîtresse ! En effet, quelquefois la servitude forcée ennoblit les rois, mais le déshonneur volontaire les souille et les flétrit.

— Eh bien, demain, tu n'auras plus Vanina, dit le corsaire d'un ton solennel ; dans trente jours tu n'auras plus Gênes et dans trente et un jours, à un seul mot du corsaire, cette tête tombera.

Puis il descendit les degrés du palais, et, se retournant tout à coup avec ironie et dédain :

— Il est dommage, dit-il, de brûler une si belle colonnade !

III

Vers minuit, on vit débarquer une douzaine d'hommes sur la grève ; il y en avait un qui, couvert d'un masque noir, portait une longue dague et un riche cimenterre ; deux pistolets reluisaient à sa ceinture, et le clair de lune, qui venait frapper sur les canons, semblait lui faire deux étoiles à ses côtés. À l'aide d'une échelle de corde ils escaladèrent le grand mur des jardins du doge. Déjà l'homme au masque noir s'apprêtait à dresser son

échelle pour monter sur la terrasse, quand une balle vint siffler à ses oreilles et renverser un de ses compagnons... Puis il y eut du sang, des cadavres, des cris, et Vanina fut enlevée.

Quand ils furent loin en mer, quand ils ne virent plus les phares de Gênes, l'homme ôta son masque, et la jeune fille évanouie reprit ses sens.

Elle pleura son père, ses esclaves, ses jardins où le soir elle aimait à contempler la mer, à entendre les vagues qui venaient mourir sur le rivage ; elle pleura son beau palais, ses bains de porphyre et ses cygnes du Gange.

Pourtant chaque jour apportait moins d'ennuis, de regrets et de larmes, et un peu plus d'amour pour Ornano.

Au bout d'un mois, le corsaire tint sa promesse ; avec quatre frégates il vint à l'improviste attaquer Gênes, Vanina était avec lui. L'entrée du port était fermée et ses bassins défendus ; deux bordées de canon suffirent et la palissade sauta.

Alors il entra, mais il ne s'aperçut pas que derrière lui les trois autres navires n'avaient pu passer et qu'il se trouvait emprisonné dans un port qu'il avait forcé ; alors, écumant de rage, il jura sur sa tête qu'il tuerait de sa propre main quiconque parlerait de se rendre.

Une minute auparavant un homme s'était jeté à la mer sur les ordres de Vanina.

— Que lui as-tu ordonné ? demanda-t-il à Vanina.

— Oh ! excuse-moi, pardon, Ornano ; mais je t'aimais et je lui ai ordonné d'aller demander grâce à mon père.

— Une carabine ! s'écria aussitôt San Pietro furieux, une carabine pour qu'il n'aille pas jusqu'à terre.

Mais on ne distinguait plus le marin perdu dans la fumée des canons. Ornano était resté pensif, la tête baissée sur sa poi-

trine ; son regard fixé sur Vanina était sinistre ; ses lèvres, pâles et tremblantes, semblaient se contracter d'un rire lugubre.

Un homme aux armes du doge aborda le navire et demanda à parler à Ornano ; il lui remit un message qu'il ouvrit en tremblant.

Vanina, appuyée sur son épaule, le parcourut avec avidité.

— Ta grâce, dit-elle.

Il pâlit, tourna sur elle un regard plein de pitié et d'amour, puis, s'adressant à l'envoyé :

— Ce soir, vous saurez ma réponse !

MATTEO FALCONE

OU

DEUX CERCUEILS POUR UN PROSCRIT.

C'était en Corse, dans un grand champ, sur un tas de foin que, à moitié éveillé, Albano, couché sur le dos, caressait sa chatte et ses petits, tout en regardant les nuages qui passaient sur le fond d'azur et le soleil qui reluisait de son éclat de pourpre et dardait ses rayons sur la plaine bordée de coteaux.

C'était un bel enfant qu'Albano : de longs cheveux tombaient en boucles sur ses épaules, à chaque sourire vous auriez dit une parole de joie, à chaque regard un éclair dans les yeux.

Il entend des coups de fusil qui se succèdent, il se détourne en sursaut, et aussitôt un homme vient se jeter en courant sur le tas de foin ; ses cheveux étaient épars, ses vêtements étaient en lambeaux, la peau de son genou était déchirée, beaucoup de sang s'en écoulait, et l'on voyait à la trace de ses pas que là un proscrit avait passé.

— Enfant, lui dit-il, cède-moi ta place. Oh ! je t'en prie ! que je me cache !

Albano jouait toujours avec sa chatte.

— Par grâce ! par pitié, oh ! cache-moi !

— Que voulez-vous ?

— Cache-moi !

Et il lui jeta une pièce de monnaie qui, en tombant, affaissa le foin.

Et le proscrit s'était mis sous la paille.

Albano pour un moment avait abandonné son jouet, et prenant sa pièce à deux mains, couché sur le ventre, il la faisait sautiller en souriant.

Au bout de cinq minutes, une douzaine de gardes l'entouraient. Un d'eux, qui marchait à leur tête et qui paraissait leur chef, s'approcha d'Albano et lui dit :

— Enfant, n'as-tu pas vu un homme courir par ici ? il était blessé, avait les habits déchirés.

— De qui voulez-vous parler ?

— D'un homme que nous cherchons.

— Du tout, je n'ai rien vu, si ce n'est une chèvre qui cherchait son maître ; encore marchait-elle à pas lents et je vous assure qu'elle était en fort bon état. Est-ce là votre affaire ?

— Tu te moques de la justice, Albano.

— Et pourquoi êtes-vous venus me réveiller ?

— Il le fallait.

— Allez à tous les diables !

— Ah ! c'est ainsi que tu traites la justice du canton ? Tiens, misérable.

Et il fit semblant de le mettre en joue.

— Vous n'oseriez, dit l'enfant avec fermeté, car mon père me vengerait, et, voyez-vous, mon père c'est Matteo Falcone, le plus intrépide chasseur de Corse et le plus vigoureux lutteur du canton.

Le prudent officier mit bas son arme et se tournant vers ses compagnons :

— Allons, dit-il, il n'y a pas moyen d'en tirer quelque chose.

Puis il se retourna vers Albano, et, lui présentant une montre, il ajouta :

— Albano, si on te la donnait ?

— Quoi ?

— Voudrais-tu ?...

Et l'enfant resta muet quelques instants, ballotté par l'envie d'avoir et un reste d'honneur qui lui surgissait alors plus fort et plus terrible, pour lui dire tout bas, mais avec puissance : Albano, tu es un lâche !

— Si tu nous le montrais, continua l'officier.

Albano lança un regard perçant sur le tas de foin, puis il prit la montre, et, la posant par terre, il la regarda luire aux rayons du soleil.

En ce moment arriva Matteo Falcone, père d'Albano. Il s'informa de tout ce que c'était, ce que signifiaient ces cris et cette scène de sang.

— Rien, lui dit-on, un prisonnier qui s'est enfui ; il s'était caché sous ce tas de foin et votre fils nous en a avertis... grâce à cette montre, dit l'officier en l'indiquant du doigt.

Le fugitif fut tiré de dessous le tas de foin, ses genoux chancelaient, ses lèvres étaient pâles et ses yeux rouges de colère, ses mains palpitantes tâtonnaient à sa ceinture comme pour y chercher un poignard ; il n'y trouva qu'une plaie profonde et retira son poing tout ensanglanté.

Promenant ses yeux autour de lui, il rencontra le regard de Matteo et lui dit :

— C'est donc toi qui m'as livré ; va, tu es un lâche ! Sais-tu ce que j'ai fait, moi ? J'ai voulu venger une injure faite à ma fille ; j'ai frappé sur le prince, et son sang est retombé sur ma tête pour se mêler au mien. Adieu ! ils m'emmènent à l'échafaud ; adieu ! et l'on saura que Matteo est un traître !

— Ah ! le roi sera content, dit tout bas l'officier ; votre fils nous a été d'une grande utilité.

Le montagnard ne dit rien et mit une amorce à sa longue carabine.

Le soir, le Corse dit à Albano de le suivre jusque derrière la colline.

Il avait déjà pris son fusil et se disposait à sortir, quand sa femme lui demanda si elle ne pouvait pas aussi l'accompagner.

— Non, femme, reste, je te l'ordonne !

Et il y avait dans ces paroles un ton si positif et si imposant qu'elle tomba atterrée sur le banc de pierre, et les regarda partir, muette d'anxiété et d'angoisse.

Un quart d'heure après, elle entendit un coup de fusil et le bruit que fait quelque chose en tombant dans l'eau... Elle poussa un sourd râlement, s'affaissa par terre, puis elle se releva et un rire étrange contracta ses lèvres.

Le lendemain, c'était à Ajaccio, on venait de retirer un enfant de la rivière. Oh ! le pauvre enfant ! de beaux cheveux blonds tombaient sur ses épaules, ses lèvres étaient tachetées de noir, ses mains, liées par un chapelet, étaient jointes comme pour la prière ; sa poitrine était percée d'une balle et l'on distinguait encore sa sanglante trace...

Une femme accourt, pâle, échevelée, et regarde longtemps fixement le cadavre ; elle se cramponna aux barreaux de la morgue et répétait avec douleur :

— Oh mon enfant ! mon enfant !

Puis elle tomba par terre en poussant un cri d'agonie...

Aussitôt arriva le fossoyeur apportant un cercueil.

— Vous vous êtes trompé, dit quelqu'un de la foule, il en faut deux !

CHEVRIN ET LE ROI DE PRUSSE

OU

L'ON PREND SOUVENT LA TÊTE D'UN ROI POUR CELLE D'UN ÂNE.

Votre grand-père ne vous a-t-il jamais parlé de Frederick, roi de Prusse ? C'était un grand homme sec et courbé, à cheveux poudrés, et qui s'appuyait toujours sur une longue canne de jonc ; le collet de son habit vert, qu'il ne brossait jamais, de son habit vert tout râpé et qui l'avait accompagné à la conquête de la Poméranie, était encore rendu plus sale par une longue queue de cheveux qui lui tombait au milieu du dos. Eh bien, cet homme, d'un génie si vaste et qui, à ce qu'il semble, ne devait s'occuper que de conquêtes et de batailles, avait encore le temps non seulement d'écrire à Voltaire, oh ! cela vous le savez, mais encore de plaisanter avec ses courtisans.

Un jour il appela Chevrin, lui remit une petite boîte en lui disant affectueusement :

— Chevrin, je t'ai toujours connu comme un ami fidèle, voici un gage de ma reconnaissance.

Vous voudriez bien savoir ce que c'était que cette boîte ; un moment, je vais vous le dire.

Elle était petite, de bois de palissandre, incrustée d'or et ornée de pierres précieuses.

Chevrin l'emporte chez lui, l'ouvre avec impatience et voit non son brevet de général, non quelques billets de banque, ni une décoration, ni un beau poignard, ni une lettre de noblesse,

ni une nomination à la chancellerie, ni même quelques pistoles, ni même une bague, ni même un simple bijou, ni même la plus petite chose, ni même le plus mauvais madrigal, mais c'était un portrait en miniature : les narines étaient ouvertes, la bouche béante si bien qu'elle semblait braire, avec ses oreilles gracieusement rabattues sur son col, et ses grands yeux ternes étaient ouverts comme l'original.

Ce n'était rien moins qu'un âne en toutes ses parties.

Chevrin resta muet à cet aspect, toutes ses espérances déçues, toutes ses illusions envolées comme un brouillard. Oh ! combien d'illusions, d'espérances, de rêves d'ambition se sont envolés comme un brouillard ! Oh ! combien d'illusions, d'espérances, de rêves d'ambition se sont évanouis devant... une tête d'âne !

Il lui vint une idée, non à l'âne, mais à l'homme. Il pensa que le roi oubliait ses services, qu'il abandonnait son ancien ami de bataille, et il pleura. Oh ! combien de pleurs ont coulé devant une tête d'âne !

Puis il pensa que le roi avait voulu plaisanter et il sourit, comme on a souri... devant une tête d'âne ; ensuite, pour mieux la voir, il l'approcha de la fenêtre. Combien n'a-t-on pas mis au jour de têtes d'ânes !

Néanmoins il se promit une vengeance.

Qu'on veuille bien se transporter à quelques mois de là. C'était à la table du roi de Prusse ; arrivé au dessert, Chevrin tire une boîte de sa poche ; c'était la certaine petite boîte qui contenait le portrait d'âne, mais cette fois elle était ouverte, et chacun, prenant une miniature renfermée dedans, regardait le roi scrupuleusement et ramenait ses yeux vers la peinture disant : « Oui, c'est bien lui, sa bouche mi-ouverte semble parler ; c'est bien là ses larges narines et ses grands yeux ouverts. »

Elle arrive enfin à Voltaire qui, criant plus fort en sa qualité de philosophe, dit au roi :

— Ah ! sire, je n'ai jamais rien vu de si ressemblant. Le roi, qui se ressouvenait du présent qu'il avait fait à Chevrin, croyait que c'était une représaille ; il trépignait d'indignation, était rouge de colère, et enfin, n'en pouvant plus, il se jette sur le portrait, le regarde et dit ensuite :

— Je prenais mon portrait pour celui d'un âne.

Or on convint qu'il n'y a pas grande différence entre la tête d'un roi et celle d'un âne, puisque le possesseur s'y méprend.

DERNIÈRE SCÈNE

DE LA MORT

DE MARGUERITE DE BOURGOGNE.

Connaissez-vous la Normandie, ce beau pays si rempli de vieux castels dont chacun éveille le souvenir d'un nom célèbre ? la Normandie, où chaque champ a eu sa bataille, chaque pierre son nom ? la Normandie si remplie de vieilles légendes, de contes fantastiques, de traditions populaires qui tous se rattachent à quelques lambeaux de notre histoire du moyen âge ?

Eh bien, sur les bords de la Seine, les ruines du Château-Gaillard sont encore là debout, sur le roc, et semblent se rire, à la face de chaque génération qui naît et qui meurt, des sept siècles qui, en passant, n'ont fait que lui arracher petit à petit quelques pierres qui roulent dans le ravin quand l'ouragan gronde et que la pluie tombe.

Alors, en 1316, il était jeune encore. Au haut, c'était son drapeau blanc dont les flots se roulaient au souffle du vent ; à l'intérieur les gardes, et au bas, dans un cachot, une femme qui gémissait et regardait le soleil couchant d'un air d'adieu, de rage et de désespoir.

Elle était jeune encore, cette femme, vingt-six ans ; vingt-six ans, et pas un sourire à la bouche ; vingt-six ans, et peut-être le nombre de ses crimes surpassait-il celui de ses jours !

Vingt-six ans ! et c'était la Marguerite de Bourgogne, la Marguerite aux orgies sanglantes à la tour de Nesle ; Marguerite, la femme aux nuits d'insomnie, aux rêves de sang ; Marguerite, la reine de France.

Ce jour-là, elle avait demandé en grâce qu'on lui permît de regarder plus longtemps à travers les barreaux de sa cellule ; elle avait demandé à prendre l'air plus longtemps, comme si elle eût voulu en prendre pour l'éternité. Plusieurs fois la main du geôlier s'avança pour fermer le volet.

— Encore cinq minutes, disait-elle d'une voix tendre et suppliante.

Et le geôlier avait soin d'aller chez lui, de retourner son sablier, ayant compté le temps qu'il avait mis à venir et celui qu'il mettrait à retourner au cachot ; puis il revenait de nouveau.

Enfin elle vit un cavalier qui s'avançait au galop, et rentra dans sa chambre en pensant à ce que pouvait être cet homme qui se dirigeait en toute hâte vers la porte du donjon.

Peu de temps après la porte du cachot roula sur ses gonds, et un homme se présenta. Il s'arrêta debout sur le seuil de la porte.

— Quoi, c'est vous ! lui dit Marguerite, vous, vous encore ici, Lyonnet ! Oh ! Lyonnet, il faut que tu sois mon démon pour me poursuivre ainsi jusque dans ma prison, pour m'accabler jusque dans mon cercueil.

Et elle se prit à rire amèrement :

— Écoute, Marguerite, tous les deux nous voulions un sceptre pour appui, et un peuple pour esclave. Eh bien, Marguerite, toi tu as tué ton père et tu es reine de France ; moi je n'ai tué personne et je ne suis rien.

— Tu m'accuses de la mort de mon père, Lyonnet, tandis que c'est toi, au contraire, toi qui a pris le poignard.

— Oui, cela est juste.

— D'où vient que tu me poursuis toujours ?

— C'est que, vois-tu, Marguerite, en commençant à t'aimer j'avais aimé une enfant pure et candide, et que maintenant, Marguerite, je hais l'enfant qui est la femme adultère.

— Non, tu ne m'as jamais aimée !

— Oh ! Marguerite, oui je t'aimais et je t'ai donné mon bonheur, car je me suis étourdi sur le crime de ton père, et j'ai perdu ma foi, et maintenant tout mon être est le mélange de tous les vices, de toute la haine qui peuvent tenir dans le cœur d'un homme ; mais cette haine a débordé du vase des passions, quelques gouttes sont tombées sur toi et te rongent.

— Ciel ! serais-tu ici l'exécuteur ?

— Écoute, Marguerite ! Non, tu ne m'as jamais aimé ! tu croyais pouvoir me dire dans mon cachot : « Lyonnet, tu m'as abaissée à la prière », tu voyais mes larmes sans pitié, tu contemplais mon orgueil qui venait mourir aux pieds d'un assassin ; eh bien, j'assisterai à ton agonie, je contemplerai tes dernières convulsions, je verrai la main gluante de l'exécuteur s'abaisser sur ta tête défaillante, et je la verrai, cette tête, tomber et rebondir sur le passé sanglant. Eh bien, maintenant, Marguerite, les temps sont changés et c'est moi qui suis le maître, et toi la victime ; oui, Marguerite, j'ai ordre de Louis de t'étrangler avec tes cheveux.

— Lyonnet, tu ne te ressouviens pas de nos amours, en Bourgogne, de tes promesses et de tes serments ?

— Non, non, à toi les orgies à la tour de Nesle, à toi la trace de sang que l'on voyait sur ses murs, à toi les cadavres que la Seine chaque matin roulait dans son lit ; à toi la honte, à toi l'ignominie, à toi la mort, à toi la malédiction !

— Oh ! grâce ! grâce, Lyonnet ! Nous partirons, nous irons vivre loin d'ici, vivre dans notre premier amour, oublier tout comme un rêve sanglant. Grâce ! grâce !

— Eh ! faisais-tu grâce à ceux qui, dans la tour de Nesle, te demandaient la vie sous le poignard de tes assassins ? Marguerite, malgré tous tes crimes, malgré toutes tes nuits sanglantes et tes orgies infâmes, quelque chose n'est-il pas resté ? As-tu quelque prière à faire ? Oh ! dis-la, et vite, car cette heure-ci est ta dernière.

Marguerite s'agenouilla, prononça quelques mots en balbutiant. Était-ce des sanglots ou une prière ?

— Relève-toi, dit Lyonnet en la prenant par le bras ; bien d'autres me font attendre comme toi ; ils me demandent successivement une heure, une demi-heure, une minute, mais je donne plus : l'éternité !

— Oh ! ne me parle pas de l'éternité !

— Allons, Marguerite, défais ton bonnet, tes cheveux. Oh ! ils étaient beaux, tes cheveux ! c'était ta joie et ton orgueil. Oh ! tes cheveux ! qu'ils s'ondulaient bien sur tes épaules ! Oh ! tes cheveux ! qu'ils ont reçu de baisers brûlants et passionnés !

Aussitôt il en prit deux mèches et en entourra le cou de Marguerite.

On entendit un sourd râlement, un corps tomba par terre et la belle Marguerite était un cadavre !

Le lendemain on porta un cercueil à Vernonnet, on creusa là une fosse et l'on mit dessus une simple pierre avec cette inscription :

CI-GÎT
MARGUERITE DE BOURGOGNE
REINE DE FRANCE.

Des siècles ont passé sur cette tombe, le temps a rongé le cadavre, l'herbe a caché l'inscription. Le temps efface tout, les rois eux-mêmes ; mais leurs crimes – oui – mais plus tard.

PORTRAIT DE LORD BYRON.

C'était un de ces hommes à hautes conceptions, à idées généreuses et progressives, aux violentes passions, à une âme tout à la fois sensible et magnanime, bizarre en un mot ; lord Byron, c'était le fils du siècle.

Il ne croyait à rien, si ce n'est à tous les vices, à un Dieu vivant, existant pour le plaisir de faire le mal ; il ne croyait à rien, si ce n'est à l'amour de la patrie, à la puissance de son génie et à la fascination des yeux de sa maîtresse ; au delà, tout dans le monde n'était pour lui que préjugés, ambition, avarice.

L'honneur d'une femme lui semblait une rose, mais une rose dont chacun en passant pouvait prendre le parfum, le faner et le flétrir. Il eut cent maîtresses, n'en aima qu'une, et encore, celle-là, il la rudoyait et la dédaignait pour son amour fou et effréné. Il avait constamment une vingtaine de chevaux dans son écurie, il les adorait tous. Il n'aimait pas la France, parce qu'en France il ne fait pas assez de brouillards ni assez de neige ; en France on ne respire pas, comme à Venise, l'air embaumé de quelque villa.

C'était un athée, et il restait des journées entières dans une église, plongé dans une contemplation muette ou une méditation profonde.

Quand il était en Angleterre, il sortait seul, à cheval, et il aimait à faire blanchir d'écume sa gentille jument arabe, en contemplant la fumée de sa cigarette qui s'envolait au souffle du vent et qui se mêlait au brouillard de décembre.

Il fréquentait les tavernes, les écuries et les cochers ; souvent, sur la place, on le vit boxer avec les grooms. Il était chéri

du peuple et haï de la noblesse. Plusieurs fois il fut sur le point d'adresser des discours à la multitude.

À Venise, souvent, le soir, il prenait un gondolier et faisait ainsi plusieurs lieues en mer, se laissant balloter par le roulis ; rentré chez lui, il se défaisait de ses habits de deuil et restait toute la nuit à regarder une tête de mort posée au milieu de sa cheminée. Il aimait l'Italie, il l'adorait comme une mère ou une amante ; il l'aimait, parce que là on y trouve des cœurs qui aiment ou qui haïssent, des yeux qui vous lancent des éclairs d'amour ou de passion ; là on y trouve toujours quelque femme belle et inconnue, comme un songe doré de jeune homme ; là on y trouve ou amour ou poignard ; là on y trouve toujours quelques sons d'une guitare et d'une voix suave, qui résonnent le soir au clair de lune sur les eaux blanches du lac voisin ; là on y trouve enfin toujours quelque sujet de drame ou de roman.

Byron ne trouvait rien de beau comme la liberté, rien de hideux comme l'or. Plusieurs fois il affronta le danger par plaisir ou par vanité, et, en Grèce, il préféra la mort à une saignée. Il y alla pour concourir à la renaissance d'un pays mort par l'esclavage ; il alla pour relever le char de la Liberté de la fange où l'avaient enfoncé les tyrans, mais cette fange-là elle ennoblit, elle immortalisa Byron, le fils du siècle.

LE MOINE DES CHARTREUX

OU

L'ANNEAU DU PRIEUR.

Il y avait déjà huit jours que les caveaux de la Grande-Chartreuse avaient retenti du chant des morts, à l'enterrement du prieur, lorsque le frère Bernardo, couché dans sa cellule, se rappela toute cette scène de deuil, et les plus petites circonstances de cette triste journée vinrent se représenter à sa mémoire, fraîches et récentes encore.

Il voyait de là sa longue robe, sa ceinture de corde, sa barbe blanche, sa couche de marbre et ses mains posées en croix sur sa poitrine ; à cette pensée il s'arrêta. C'était cette même pensée qui le torturait depuis si longtemps, c'est-à-dire depuis quelques jours, qui ne lui laissait pas un instant de sommeil, pas une heure de repos ; cette même pensée qu'il aurait voulu pour tout au monde effacer, anéantir, et qui se représentait là, toujours plus forte et plus puissante, parce qu'elle était belle et gracieuse. Il se releva, se mit à genoux et chercha un peu de repos dans la prière. Oh ! non, ce fut en vain ; toujours là, toujours là !

Il alla à sa fenêtre pour voir si le charme d'une nuit tranquille, si le silence de la nature endormie n'inspireraient pas à son âme plus de repos que la prière ou la vue d'un christ. Non ! et pourtant l'air était pur, le ciel sans nuage, la lune sereine ; la campagne était belle, quelques cabanes, un bois et un vaste château en formaient l'horizon.

Et son front se rida, et il pensa encore à la tombe du prieur ; la même image vint se représenter à son esprit, et ses

lèvres balbutiaient convulsivement quelques mots qui mouraient en naissant : « Oh, l'avoir ! le tenir ! le posséder ! rêver un monde dans une prison, penser à la vie dans un sépulcre ! Oui, j'irai, je le prendrai, cet anneau ! »

En effet, n'était-il pas naturel que ce pauvre homme, qui n'avait pas la réalité pour jouir, souhaitât des illusions pour rêver ? Et on savait dans le couvent que cet anneau de prieur se rattachait à des souvenirs de jeunesse et d'amour, dont sa piété n'avait pu se défaire, car après la passion abattue il reste dans le cœur de l'homme des racines inviolables qui se rattachent à d'anciens souvenirs comme le lierre qui, pourtant mort, embrasse le chêne sur lequel il a grandi !

« Oh ! continuait Bernardo en regardant la forêt, là dedans peut-être se promène un jeune homme qui aspire à longs traits sa vie de bonheur, contemplant avec amour et extase un ciel pur et azuré, couvert de sa robe dorée ; il peut porter au loin ses yeux où respirent la vigueur et l'avenir, sans qu'ils retombent avec dédain sur les barreaux de la cage d'un homme ! »

Puis regardant le château : « Oh ! là dedans il y a des hommes qui vivent ; la valse peut-être bondit sur le parquet, saccadée et délirante ! Il y a des femmes qui tourbillonnent entraînées dans les bras de leurs danseurs ; il y a des laquais aux livrées d'or, des chevaux dont la parure a peut-être coûté plus d'heures de travail que mes heures d'ennui ; il y a des lustres aux mille reflets, des diamants qui brillent dans les glaces ; il y a des roses de la vie ! »

Puis il se remit sur son lit en cherchant le sommeil ; et il voyait dans un coin l'anneau qui brillait, comme si Satan le lui eût présenté sans cesse. Il se retourna, et il vit encore l'anneau dans tout son éclat.

Respirant à peine, il s'assit. « Maintenant, pensait-il en regardant la lune qui se reflétait sur les barreaux de sa cellule et sur le christ d'étain suspendu à son lit, maintenant il y en a qui

vivent heureux et contents, sans penser à la veille, au lendemain, à la vie, à l'éternité, et qui vivent pour le jour dont ils recueillent les joies comme le parfum qui s'exhale d'une fleur. Mais partons ! tout dort, le jour va bientôt venir (à peine était-il minuit) », et il lui semblait que l'aube pénétrât dans sa cellule ainsi que son anneau, souvenir du monde, qui allait habiter avec lui dans le tombeau de sa vie.

Aussitôt il prit un sac d'outils et la clef du caveau, qu'il s'était procurés, alluma une lanterne, descendit l'escalier et arriva à la porte de l'église qu'il ouvrit d'une main tremblante.

Chaque pas qu'il faisait lui semblait le pas de quelqu'un qui marchait derrière lui, et il se retournait en frissonnant, aussi pâle que les morts qui l'entouraient.

Il arrive haletant à la porte du caveau, l'ouvre et la referme.

Il descendit tous les degrés ; sur le dernier il s'arrêta et il plongea son regard dans un horizon de sépulcres, – et son regard se reporta ailleurs, et il ne vit encore que la mort, et la mort toujours. « Vite, vite, ouvrons le tombeau ! car peut-être va-t-on bientôt s'apercevoir de mon absence, peut-être même est-on déjà sur mes traces ! » Et il voulut prendre sa lanterne et remonter un degré, mais la lanterne lui glissa des mains et il ne put lever le pied ; il prêta l'oreille, et n'entendit que le cri lointain des chouettes et des hiboux, mêlés au sifflement du vent qui s'entonnait sous les voûtes. Alors il trembla comme la feuille, ses dents claquèrent, ses jambes pliaient sous lui, car tout ce qui alors lui rappelait la vie était la mort pour son âme en torture. Enfin il avança et se mit à compter les tombes et à lire les inscriptions. À chaque marbre qu'il touchait, il lui semblait que le mort allait se réveiller pour le damner et le maudire.

Pourtant il arrive à la tombe du prieur, l'ouvre, le déshabille de son linceul... l'anneau est là qui reluit comme dans ses rêves.

« Où donc est le forfait, disait-il, de prendre quelque chose à un cadavre ? En jouit-il de son anneau, puisqu'il n'a plus ni vie, ni souvenir, ni monde à rêver ? » et il saisit cette main froide et décharnée, s'arrêta encore un instant et regarda avec peine cette barbe blanche, cet air de majesté répandu sur le visage du vieillard. Oh ! c'est alors qu'il aurait voulu qu'il n'y eût dans le cœur des hommes ni remords ni conscience, qu'il aurait voulu oublier le passé, le présent même, et ne penser qu'à l'avenir et à ses rêves ! Et il touchait la main d'un cadavre !

Il arracha l'anneau, le passa à son doigt avec frénésie, puis reprit ses tenailles et recloua le cercueil. Aussitôt il entendit la cloche qui rappelait les moines à la prière de nuit, se leva... mais il se sentit retenu avec force par le bas de sa robe ; il tomba à la renverse et alla se fracasser le crâne contre la paroi du caveau, et son sang rejaillit sur le cercueil du prier.

Une année se passa, puis deux, puis plusieurs, jusqu'à ce que l'on ouvrit le caveau pour enterrer un autre prier. On trouva un squelette entouré d'une robe dont le bas était pris dans les clous du cercueil voisin ; son crâne était horriblement mutilé, un anneau était à son doigt. On creusa la terre à l'endroit même et on l'enterra par pitié ; le soir on dit un *De profundis* pour le repos de l'âme d'un corps inconnu que l'on avait trouvé dans les caveaux.

Eh bien ! il avait voulu l'anneau pour avoir la vie, lui ; il avait vécu, car rêver, craindre, attendre, posséder à l'agonie, c'est vivre ; à lui comme à bien d'autres, sa richesse fut dans le tombeau, et ses espérances vinrent se briser sous un suaire de mort.

LA DANSE DES MORTS

(18 mai 1838, vendredi matin.)

Que de mots pour si peu de choses.
(Épigraphe universelle.)

Mort fait finalement
Tous aller au jugement.
(*Danse des Morts.*)

I

ÉVOCAATION.

À la danse, les morts ! À la danse quand minuit sonne et que toute la nef s'ébranle aux sons de sa lugubre harmonie. Alors le ciel se couvre de nuages noirs, les hiboux volent sur les ruines et l'immensité se peuple de fantômes et de démons, et l'on entend des voix du sépulcre, et des cris, et des soupirs ; alors les tombes s'entr'ouvrent, les squelettes défont leurs linceuls que la terre a collés sur leurs os ; ils se lèvent, ils marchent, ils dansent. À la danse, les morts ! Voici l'heure, sortez de vos tombes ; entendez-vous le bourdon des cloches qui murmure en chantant : Ne vous laissez pas ? Dansez maintenant que vous êtes morts, maintenant que la vie et le malheur sont partis avec vos chairs. Allez ! vos fêtes n'auront plus de lendemain, elles seront éternelles comme la mort, dansez ! Réjouissez-vous de votre néant ; pour vous plus de soucis ni de fatigues, vous n'êtes plus ; pour vous plus de malheur, vous êtes morts. Oh ! les morts, dansez !

Dancez ! Que la ronde soit immense et la fête joyeuse ! Dancez jusqu'au jour, et puis vous vous recouchez dans vos lits de pierre. Choisissez vos femmes, que leur tête soit blanche et leurs longues dents polies ; leur peau est froide, n'est-ce pas, bien froide ? Et leurs yeux, vous regardent ? Faites-les sauter fort, que la valse les emporte ! Que de voluptés ! Elles sont nues et vous montrent leurs cœurs, la place où était leur âme, où tant de fois ont battu de douces choses ; elles sont belles, leur taille fine, leurs ongles longs, polis, blanchis ; leurs cheveux flottent sur leurs épaules. Dancez, les morts ! Embrassez-vous ! vos bouches ne mordent plus ; elles sont pures maintenant, l'orgie au vin rouge, la luxure, les mensonges, le blasphème n'y sont plus ; le ver a passé là et a pris les lèvres.

Allez ! la lune vous éclaire, quel plus beau lustre ? elle brille à travers ses nuages qui la reflètent sur vous comme derrière un rideau bleu ; la plaine est immense, c'est la terre, c'est l'immensité, ce sont les siècles dans lesquels vous dansez. Et si vous rencontrez une femme qui vous plaise, qui soit plus belle que les anges, dont le linceul soit plus soyeux et plus long, plus douce, moins jaunie, moins édentée, et qu'elle vous aime aussi, asseyez-vous ensemble, embrassez-vous en pensant aux joies passées de la terre, et vous vous coucherez tous deux sur l'herbe des tombeaux et vos crânes se toucheront, se baiseront.

Car l'amour fait revivre ; et lorsque vous ne serez plus rien, comme la terre sur laquelle vous dansez, un vent d'été, doux, plein de parfums et de délices, enlèvera peut-être vos poussières et les jettera sur des roses.

Dancez, les morts ! la nuit seule est à vous.

Mais que faites-vous, les longs jours d'hiver, quand la neige vous couvre et que l'on marche sur vous ? vous pleurez dans vos linceuls, vous vous retournez dans votre bière ; et puis les vers montent sur vous et vous éveillent parfois.

Dites, sans doute les jeunes filles pensent à leurs amours, les rois à leurs couronnes et les fous à leur gloire qui se pourrit comme eux ? ou bien vous attendez l'heure, l'heure qui ne vient pas, et vous gémissiez d'ennui, le bois vous fait mal, la terre vous étouffe, et puis il fait froid et noir.

— Oh ! non ! nous dormons.

II

Ce jour-là, je ne sais quel souffle de vertu, quel vent de philanthropie avait soufflé sur la terre, mais Satan s'ennuyait. Seul, aux cieux, à cet endroit où l'on met Dieu et où les philosophes repoussent le vide, il se morfondait aux portes du paradis.

Jésus-Christ vint à passer et il entendit un rire à ses pieds, qui tenait à la fois du râlè et de l'orgueil.

— Encore toi, maudit ! dit-il en apercevant la face damnée du monstre, debout sur une comète, à quelques centaines de pieds plus bas.

Sa voix était douce, et l'immensité vibra longtemps d'une céleste harmonie.

— Encore moi, mon maître ; vous savez que je suis éternel, que je suis un Dieu ; l'Écriture me l'a accordé et les plus impies ont foi en moi.

— Ton orgueil est haut et plein d'amertume ; assez ! tais-toi, esprit des ténèbres.

— Avez-vous la puissance de me faire taire ?

— Tais-toi ! il est écrit : tu ne tenteras pas le fils de l'homme.

— Et cela est faux, encore une fois ; vous l'avez bien éprouvé par vous-même, lorsque vous aviez une faim si terrible dans le désert ; peu s'en fallut, je crois, que l'estomac ne l'emportât sur la miséricorde.

— Mais je t'ai vaincu, serpent ! le jour de ma mort, il y eut un tressaillement de joie dans le ciel, et la terre palpita de bonheur jusque dans ses entrailles ; l'espérance y était venue.

— Elle s'est envolée depuis, et le soir même vous avez eu une étrange fièvre aux Oliviers.

— Certes, ce fut une terrible nuit. Oh ! que de tentations ! l'amour seul me soutenait alors.

— Pas si bien que la croix de bois où vous expirâtes.

— Et pour l'archange ? nieras-tu ta défaite ?

— Qu'est-ce que cela prouve, car chaque jour je triomphe.

— Vanité encore !

— Ah ! c'est une chose admirable et qui m'est d'un merveilleux usage que cette vanité-là, j'en fais le génie des poètes et la vertu des femmes.

— Tu triomphes vraiment ?

— Demande-le à ton père ; si tu savais, tu pleurerais sur tes souffrances passées. Ton père m'aime bien, j'ai régné sur toutes les religions, toutes les castes, tous les empires ; descends avec moi sur la terre et tu verras.

— Le Saint-Esprit n'y est donc plus ?

— Non, il y a déjà quelques siècles qu'il est mort d'une fluxion de poitrine.

— Toujours !... mais...

— Que peux-tu me faire ? m'anéantir ? je te remercierai ; alléger mes peines ? je suis trop fier ; et me rendre heureux ? tu ne le puis. Viens avec moi, et si ce n'est assez des vivants, je te montrerai les morts, et tu verras ensuite qui sera vaincu de nous deux.

Et il y eut un immense rire qui remplit les abîmes.

III

— Descendez, et vous verrez là-bas comme je suis maître, comme tout s'abaisse à moi, comme on m'y respecte, comme on m'y encense ainsi qu'un souverain. Je siège sur un trône plus large que celui de tous les rois, on courtise mes ministres, on se tue pour eux et moi l'on m'adore. Si tu savais quel beau concert bourdonne sans cesse à mon oreille ! toutes les nuits des voluptés, tous les jours des orgies, et le crime partout. Oh ! le crime ! le sang quand il fume et que le glaive avance ! et puis l'or où se roulent mes femmes que je fais plus belles que tes anges, car les démons aiment mieux que les saints.

— C'est bien là toi, esprit de l'enfer ; la luxure sur le corps, le blasphème à la bouche, l'orgueil dans l'âme.

— L'orgueil ? tu n'en connais pas les délices. Va, c'est une liqueur qui vous brûle, mais elle est enivrante.

— Et le blasphème, refuge des damnés ?

— C'est le seul soulagement de ceux qui n'en ont plus.

— Et la luxure, dont tu sais si bien te servir pour avilir la créature de mon père lorsque tu l'assimiles à la brute ?

— Contemple donc cette belle créature, ce reflet des cieux, l'homme le plus haut entre les hommes, Alexandre, se vautrant comme un charretier ivre ou un chien galeux dans les bras d'une fille de joie. Va, je ris de bon cœur, si j'ai un cœur, quand je vois les philosophes brûler leurs livres, les saints jeter ton image, les poètes jeter leurs rêveries, pour aller se jeter dans les bras d'une femme qu'au bout de deux jours j'admire en pourriture.

— Tes voluptés les plus grandes sont donc le supplice des hommes, et les larmes d'autrui font donc ta joie ?

— Oui, elles me nourrissent, c'est là mon seul plaisir. Souffrir seul, comme un cénobite, cela serait indigne de Satan, et puis je remplis bien mes fonctions, moi ! Quand l'Éternel me terrassa, mes mains vaincues se crispèrent sur le monde ; elles le déchirent encore.

— Jamais de pitié ?

— J'en ai plus que toi et toute ta famille ; ceux que j'aime, je leur donne une impiété douce et gaie ; ivres, ils s'endorment pour toujours et passent là de bonnes nuits.

— Pitié ! pitié ! tu crois donc qu'il n'y a de joies que les tiennes, pauvres joies d'un moment qui passent comme un sourire ! Tu n'a jamais vu d'hommes saints sur la terre, jamais de sublimes élans des cœurs pleins d'amour et de foi, des vies dévouées, de belles choses qui sortent de l'âme ? Non, car les délices les plus pures te sont refusées, jamais tu n'as entendu les voix des anges, jamais seulement tu n'as senti dans l'espace une dernière vibration à leur harpe d'or qui se mourait vers les mondes.

— Non, jamais.

— Jamais tu n'as vu les délices du cœur, les extases saintes, les ravissements ; c'est que jamais tu n'as vu le séjour des heureux où l'éternité n'est que joie et délices.

— Et toi, tu n'as donc jamais couru, comme moi, sur de belles gorges de concubine, quand le vin ruisselait à flots rouges et que la luxure s'étendait sur la nappe rougie au milieu des coupes brisées ? tout chante et tourbillonne, et puis ces chairs tombent, le vin s'égoutte et il ne reste plus que les morts, et le drap du trône s'en va emporté comme un haillon par les vents, la gloire se rouille, la vertu s'endort, la voix enrouée de ses sermons ; et moi, je prends tout cela dans mes mains, je brise les tombes, et les morts dansent, ils reviennent la nuit quand je les appelle. Cela est beau, mon maître, il faut voir la procession de

fantômes s'étendre sur le mur verdâtre, quand la lune brille sur les tombeaux et que l'oiseau de nuit bat de ses ailes sur les têtes jaunies. La vie où j'ai régné arrive à la mort que les heureux maudissent ; elle est là, la vieille, toujours là, édentée, nous pressant tous, nous embrassant tous ; on la paie avant de se mettre dans la couche qu'elle vous donne ; il faut se mettre nu, lui donner ses vêtements, ses amours, ses trésors, ses empires, elle veut tout. Mais la nuit je les réveille, et je veux qu'on danse aussi dans ce lieu-là.

— Et les âmes ?

— Oui, je les fais revivre parce qu'ils ont aimé et maudit ; il y a encore des passions sous leur poitrine de squelettes.

— Tes persécutions s'étendent donc au delà de la tombe ?

— Et les tiennes ?

— Tu persécutes encore les cadavres ?

— Ils se plaignent parfois, mais il faut se lever et danser ; cela m'amuse, moi, de revoir chaque nuit ce que j'ai fait pendant qu'ils vivaient, et s'il y a quelque faute je la corrige ; c'est une leçon.

— Pauvres hommes ! quand donc viendrez-vous dans mon sein vous abriter de la damnation ?

— Ah ! ah ! la fin du monde, tu veux dire ? Quand cela viendra, je me croiserai les bras et je retournerai à mes cuisines.

— Te damner tout seul ?

— Avant cela j'aurai fait mon chef-d'œuvre : l'antéchrist. Je l'ai ébauché bien des fois, mais à force de travail je trouverai l'or, vous verrez, maître. Mais venez avec moi, si vous avez quelque visite à faire au pape, il faut profiter de l'occasion. Tenez, voilà une étoile qui tombe sur la terre, je suis déjà à cheval, en route !

IV

Et l'immensité pleine d'azur était partout ; en haut, en bas, à droite, à gauche, de tous côtés, elle s'étendait toujours et allait se perdre derrière des mondes inconnus ; et les planètes couraient emportées par l'ouragan, avec leurs robes d'étoiles qui se traînaient derrière elles. On eût dit des reines folles et éperdues qui couraient sur un tapis de velours bleu.

Partout le firmament étincelait de mille clartés ; les étoiles, fixes sur leur base de diamant, scintillaient sur la pureté de l'azur ; et tout cela cependant tournait, marchait dans une course gigantesque, immense, infinie. Et bien bas, à cette place du vide où rien ne brille plus, où les nuages glissent et roulent sur eux-mêmes, on voyait un point noir plein de ténèbres ; c'était la terre : une sphère ronde, noircie au dehors, glissante, difficile et froide comme un verre vidé ; au dedans, le vide.

Des âmes montaient au ciel avec leurs ailes blanches qui volaient ainsi ; elles chantaient, et leur voix arrivant vers les saints, semblait comme une hymne d'amour venue du lointain et qui, dans sa course éthérée, emporte avec elle des zéphirs suaves et doux et des parfums partis du cœur.

ÂMES QUI MONTENT AU CIEL

1

Courage, mes sœurs ! nous volons depuis longtemps et cependant je n'ai rien vu encore, rien que la lune se baignant dans ses flots d'azur, rien que ses reflets bleus qui nous éclairent ; rien entendu, rien que des voix confuses parties de l'abîme.

Et nous sommes heureuses, n'est-ce pas, d'être ainsi libres de partir sans frein, comme les soupirs qui s'envolent ou comme les chants qui montent ; nous sommes heureuses, car rien ne nous retient. Pauvres fleurs que nous étions, resserrées sous la terre, maintenant notre parfum s'émane.

2

Nous nous fatiguons ; quand donc verrons-nous l'Éternel, son fils, ses saintes ? Je sens que j'ai besoin de me reposer sur un coussin de nuages avec des franges d'azur et une housse d'or.

3

Nous volons depuis longtemps, où est le ciel ? Serait-ce le paradis, courir dans un vide ?

4

Moi, j'étais poète, jeune fille, une âme folle et égarée tombée du ciel sur la terre comme une fleur sur la boue.

Quand je quittai cette prison de chair où j'étais ensevelie, c'était à son dernier soupir ; je partis, les oiseaux chantaient. J'ai voulu me reposer sur des roses, mais la rose s'est flétrie.

Je me suis assise sur l'herbe, à l'ombre des bois, sur la mousse argentée de la rosée du ciel, au murmure des ruisseaux, de l'eau qui roulait les pierres, qui verdissait les cailloux qui mouillent l'herbe ; mais l'eau s'est troublée, la fleur s'est flétrie et j'errai longtemps. Et je vous ai trouvées, et nous montons tous au ciel, et moi je cours dans une immensité aussi grande que ma pensée, aussi profonde, sans craindre de me heurter à aucune barrière, de rester attachée à un mur de chair comme un condamné retenu par ses chaînes.

Périsse mon corps maintenant ! Arrière, vile argile qui m'a souillée, qui m'a tant de fois abîmée de ta fange, arrière ! Je suis une âme, je monte au ciel.

5

Oh ! le ciel ! je l'ai rêvé longtemps enfant, en priant la Vierge, en couvrant ses pieds de feuilles arrachées aux prés, en respirant l'encens qui fumait et montait vers le dôme en vapeurs replis ; je l'ai rêvé, couchée sur les marguerites, en regardant à travers mes mains le soleil dorer les nuages, et le soir, quand les troupeaux rentraient en bêlant, que les insectes chantaient sous l'herbe, que l'horizon était rouge, qu'il y avait du feu dans les nuages et que les fils de la Vierge se mêlaient à mes cheveux.

Le ciel, je l'ai rêvé dans l'amour.

6

Et il me semble que je vais être plus pleine de délices et de parfums ; il me semble que l'harmonie va entrer dans mon âme et que j'entendrai, à la place de mon cœur qui battait, des anges qui prient et des voix qui chantent.

7

Oh ! oui ! c'est le ciel, tout cela, je le vois là-bas, bien loin, comme un soleil plus grand que l'autre ; le voyez-vous, mes sœurs ?

— Non, hélas !

— C'est que le poète voit le ciel à travers les astres et le bonheur dans l'immensité. Entendez-vous les chœurs sacrés qui résonnent ?

CHŒUR DES ÉLUS

Hosannah ! gloire à Dieu ! que de douceurs, mes frères ! N'est-ce pas qu'il nous semble, depuis que nous avons quitté la terre, avoir vécu dans une harmonie continuelle, nous être nourris de parfums, de pensées d'amour, de choses délicieuses,

de voluptueuses extases ? N'est-ce pas que nous avons sur nous comme un voile précieux, une gaze légère couverte de roses, qui nous fait dormir sous des sensations d'amour ? Et notre âme, comme elle bat à son aise dans l'étendue du ciel, libre du corps qui l'enfermait ! Hosannah ! gloire à Dieu !

— Passons un peu plus loin, maître ; vous savez que je n'aime pas cette musique criarde et monotone qu'on nomme une hymne. Tudieu ! je hais les chantres du ciel et de la terre, aussi je donne aux premiers des coliques pendant l'office et une voix à faire sauver les saints de pierre ; pour les seconds, je les déteste cordialement, j'aime mieux le tonnerre, cela est plus beau ; d'autant plus qu'il y en a qui pensent que c'est le courroux de votre père qui gronde, et d'autres qui croient que c'est ma voix qui rit.

Jésus avait la tête penchée ; sur le dos ses longs cheveux blonds pendaient en arrière, sur sa tunique bleue qui lui enveloppait les pieds ; il descendait ainsi, regardant les mondes qui roulaient autour d'eux dans l'immensité.

Satan, à cheval sur une sphère, regardait le vide ouvert sous lui, mais son âme était plus large que son abîme et sa douleur plus profonde.

La tête baissée, ses narines gonflées se relevaient jusqu'au milieu de sa figure livide ; ses yeux, à demi fermés, ne laissaient passer qu'une flamme rouge, dévorante comme du feu ; ses cornes passaient à travers les nuages, qui flottaient sur la terre comme un tapis bleu que feraient onduler des enfants.

L'auréole du Christ, passant à travers les gorges des montagnes, argentait la neige comme le soleil.

Au milieu des ténèbres, ils entendirent une voix qui s'élevait vers le ciel comme un choc des flots ; la voix était con-

fuse, immense, on eût dit un muet en colère qui balbutie et écume de rage ; c'était la terre qui parlait.

— Ah ! c'est une malédiction ! dit Satan, je suis chez moi.

V

Ils s'arrêtèrent dans la campagne, au cimetière d'un village, et s'assirent sur une pierre brisée, verdâtre, couverte de mousse, toute tapissée de verdure.

C'était la nuit, l'été, à mi-côte, près du bois, où les feuilles frémissaient quand l'oiseau revenait à son lit, emportant à son bec un morceau de viande déterrée des champs ; leurs feuilles argentées par la lune, belle et pure sur son fond d'étoiles, frémissaient doucement, comme si une bouche disant des mots d'amour eût parlé ; alentour le vent soufflait sur les fleurs qui se penchaient sur l'herbe pleine de rosée et de parfums ; le vent roulait dans l'air comme un doux soupir échappé des lèvres et qui part, il faisait remuer l'ombre des cyprès, parlant bas dans leurs feuillages aux tombes couchées à leurs pieds ; quelque chose de suave comme un regard et d'embaumant comme un baiser parcourait les bois, se couchait sur la pelouse, s'agitait aux branches des arbres et s'étendait dans l'air ; on eût dit une âme qui s'était couchée sur la terre.

Pas un bruit, pas un murmure, rien du monde que les morts qui dormaient sous les fleurs.

L'herbe était haute et nourrie ; la terre, couverte de parfums, de verdure, d'ombrages, de silence et de repos, était tiède et chaude ; les morts dormaient sous des linges parfumés.

Oh ! la belle nuit d'été, silencieuse, et avec ses étoiles, sa lune blanche, son tapis vert, ses fleurs jaunes dont l'odeur s'échappait comme des haleines embaumées ! et là, le repos, la tombe, les morts.

Le néant et des fleurs.

— Oh ! je t'aime, dit le Christ, douce et pleine d'harmonie, tranquille en ton sommeil, dormant comme un enfant ; c'est ainsi que je t'ai vue de mon calvaire, à mon dernier soupir, et souriant dans mon agonie en contemplant l'éclat dont mon père t'a ornée.

— Prête l'oreille, fils de Dieu, écoute et dis-moi ce que tu entends.

Dis, entends-tu les chevaux qui hennissent et secouent leurs mors blancs d'écume et qu'ils mâchent en frappant du pied ? Ils vont partir pour une course qui dure depuis six mille ans : c'est la guerre. Entends-tu les empires qui s'écroulent, les croyances qui tombent comme les empires et s'écroulent comme les temples ? Entends-tu les cris, les malédictions ? entends-tu la faux qui passe sur les hommes et qui coupe ? L'herbe crie sous sa lame d'acier, mais la faux coupe toujours.

Regarde et dis-moi ce que tu vois.

Au loin une plaine, blanche d'ossements ; cinq mille villes brûlées ! Regarde comme la flamme s'allonge, c'est moi qui incendie la moitié du globe. Tiens ! voilà quatre millions d'hommes, les chevaux leur marchent sur la tête et ils ont des cadavres jusqu'au poitrail. Tiens, regarde ! voilà tes églises où l'on danse, où l'on rit, où l'on boit ; l'autel sera la table du festin et le calice la coupe où ruisselleront les vins. Voilà la luxurieuse Asie qui s'enivre de ses parfums et s'endort comme une sultane ivre ; l'Afrique mourant de faim dans son désert ; l'Amérique brûlée par son soleil, jeune mais esclave, et le dos déjà cassé comme un vieillard ; et l'Europe comme une folle faisant tourner ses machines et disant qu'elle te méprise.

— Mon père ! mon père !

— Je suis un puissant empereur, n'est-ce pas ? et puis j'ai inventé des jouissances que tu n'avais pas créées, cent fois plus voluptueuses ; elles tuent, et ils meurent comme toi, le sourire

sur les lèvres. J'ai pour moi l'ambition hâve, au teint jaune, à la face maigrie, que j'ai placée comme le portier à la porte des palais et le soldat qui mange les empires ; et l'orgueil, ce noir corbeau qui s'abrite dans tous les cœurs et qui parle par toutes les bouches, l'orgueil vide comme le désert, fort comme l'océan, grand comme toi ; et l'envie et la colère aux mille cris, qui d'un coup de poing broie le monde ; et la luxure rieuse et nue, se cachant dans les trous et se vautrant à l'aise sur ses coussins de satin, appelant tous, les jeunes et les vieux, impérieuse et stupide, brute et souveraine.

Et j'ai l'or aussi, l'or qui brille, l'or qui fait plus que le ciel, qui donne tout, la vertu, les trônes, la gloire ; l'or qui reluit aux couronnes, aux titres, aux dignités ; l'or qui roule, qui parle, qui chante, qui applaudit, qui vous rend fort et grand ; l'or pour qui l'on travaille, pour qui l'on se damne ; l'or que l'avarice en hailons contemple en souriant dans son galetas. Car dans ses sacs il a le monde tout entier, il le possède à lui seul, ses délices et ses voluptés, puisque, avec cela, il peut tout acheter : vertu, gloire, empires, et les empires les plus grands, les femmes les plus belles, les voluptés les plus inouïes.

Satan s'arrêta haletant, il regardait le Christ, l'œil en feu et la poitrine oppressée.

C'est que tout cela est beau, beau comme la tempête, grand comme le néant.

LE CHRIST.

— Eh quoi ! jamais de repos, toujours la guerre et le sang qui fume ! toujours des cris, toujours l'ouragan qui tourbillonne et roule ! Le monde, sous ton empire, devrait être las de ses cris, de ses convulsions, étourdi de ses blasphèmes, de ses cris de douleur.

— Et ne vois-tu pas que sa vie maintenant n'est plus qu'un long râle qu'elle s'efforce de pousser depuis mille ans que, monté sur la terre, je lui fais ployer les reins comme un cavalier qui fatigue son cheval ? et sa course ne sera finie que quand, épuisée sous moi, l'écume à la bouche et se roulant sur elle-même, la même chute nous emportera tous deux dans le large sein de la mort éternelle.

— Eh quoi ! pour son bonheur, j'aurai vainement semé sur elle le baume de mes souffrances et de mes larmes ? Ces germes de Dieu, qui reposaient dans le sillon de la foi, se sont séchés au souffle brûlant que tu as versé sur la terre ? Eh quoi ! mes anges pleureraient-ils dans mon paradis, en voyant leurs frères qui leur tendent vainement les bras ?

Après avoir tant marché, tant couru, tant chancelé, après t'être déchiré comme un fou, pauvre monde, tu n'aurais pas le repos de la fleur qui, fanée le soir, dort dans son calice ? du jour fatigué qui sommeille dans la nuit ? Humanité, si longtemps voyageuse, errante dans le désert de la vie, toi dont l'horizon vide s'élargissait de plus en plus dans ton long voyage, ne trouveras-tu pas une oasis où tu puisses enfin désaltérer ta gorge séchée par la poussière des empires et fermer tes yeux brûlés du soleil ?

La bouche du Christ se pencha vers la terre, et l'haleine qui s'en échappait la ravissait d'un souffle céleste. Les arbres se balançaient mollement, et leurs feuilles, agitées par les vents, frémissaient au clair de lune, comme un cœur plein d'amour qui murmure tout bas en tremblant, le soir, des mots d'une langue mystérieuse et qu'une bouche aimée lui a appris à chanter.

Mais bientôt ils s'arrêtent, tout cesse ; un souffle de mort plane sur la contrée ; le firmament, si blanc, si bleu, semble illuminé par l'éclat d'un incendie de l'enfer ; les tombes s'entr'ouvrent, leur couvercle se soulève, et on voit, couchés

dans leurs linceuls, la tête sur la poitrine, les bras en croix, les morts qui dorment.

Et ils remuent d'abord doucement, comme un enfant qui sort de ses rêves et s'éveille en souriant. Eux aussi se lèvent à demi, mais, graves et froids, ils défont lentement leur linceul et dressent leur tête de squelette que réchauffe mollement ce vent de la nuit tiède et parfumé.

Pourquoi se réveillent-ils donc ? qui les a appelés ? leur sommeil était si profond ! Rien là dedans, sous la terre ; seulement parfois les vers leur montent jusqu'à la poitrine et ils se retournent.

Mais c'est Satan et ils le connaissent tous, tous. Oh ! oui, sa grimaçante figure leur est apparue à leur chevet, effrayés ils ont fermé les yeux et se sont donnés à lui ; et maintenant il les appelle, car, voluptueux empereur, assis sur un tombeau, il aime à voir ses sultanes danser quand la mort, ce joyeux ménétrier, accompagne de son rebec leurs pas saccadés.

CHŒUR DES JEUNES FILLES.

I

Ah ! qu'il fait chaud dans ce lit-là ! on y étouffe, le sommeil est lourd et pesant.

Depuis quand dormons-nous ? il y a longtemps, n'est-ce pas ? car je sens mes membres qui se sont usés sur les planches.

Où sont les fleurs qui entouraient notre couche, quand nous nous sommes endormies ? car il me semble qu'on chantait et qu'on jetait des fleurs.

Où est mon oiseau qui roucoulait sous les branches du verger ? où est le lac qui résonnait si bien, au clair de lune, des sons de la guitare qui allaient mourir au loin sur la surface plane des eaux argentées ?

Où est le beau soleil qui faisait en se couchant des cercles jaunes, rouges et bleus, dans les coins du jardin, quand les arbres touffus donnaient au fond une grande masse noire de verdure et d'ombrage ?

Où sont nos robes de fêtes ? Mais elles sont usées, la terre les a gâtées ; secouons-la, car nous allons danser. Mes sœurs, à la danse ! j'entends le musicien qui joue du violon et qui bat la mesure en broyant quelque chose comme des verres brisés, dansons.

II

Et cependant je voudrais m'asseoir sur cette herbe, me mouiller dans sa rosée, car j'ai chaud, ma peau brûle ; mais je n'ai plus de peau et il n'y a que mes colliers et mes pendants d'oreilles qui résonnent sur ma poitrine quand je m'avance. Mes sœurs, où est donc celui qui nous souriait ? l'avez-vous vu ? dort-il comme nous ?

Où sont nos amours, nos fleurs, nos parfums, nos soupirs du soir ?

Où est la tonnelle de jasmin où il m'embrassa ?

Où est le bal enivrant, avec ses flots de lumière et ses éclats d'or ?

Où est la vie ?

Mais voilà la danse.

Dansons !

III

Non ! laissez-moi, je voudrais savoir combien j'ai dormi sans m'éveiller.

Il m'a semblé cependant qu'on s'asseyait sur moi, et qu'on pleurait ; étaient-ce des larmes ou les gouttes d'eau de la tempête ?

On nous entraîne.

Dansons !

Et ils allèrent ainsi longtemps.

Qui aurait pu mesurer en effet la longueur de cette course, faite par un dieu et un démon !

Au delà des mers, bien loin, ils s'arrêtèrent.

Le fils de Dieu était triste, il avait dans l'âme une peine infinie, douce et vaste comme son cœur ; les larmes qui tombaient de l'azur de ses yeux répandaient un parfum céleste, comme la pluie d'été qui embaume la terre et la fait respirer des zéphirs de fleurs.

Satan avait abattu un moment son regard, mais quand il le releva, le Christ sentit qu'il devait brûler les âmes. On entendait battre quelque chose sous sa poitrine creuse, mais ce n'était que le vent des déserts qui passait dans son corps et sortait en râle sous ses dents noircies.

Une voix douce comme le battement d'ailes de la colombe, comme la brise amoureuse se berçant sur les vagues bleues des mers du Sud, comme le bruissement de la feuille verte, comme le ruisseau sur la mousse, comme l'air berçant les fleurs au clair de lune, s'échappa vers les nues, monta au ciel et ne laissa derrière elle qu'un sillon d'harmonie, qui vibra longtemps et mourut lentement comme le soleil doré qui se couche derrière les vagues.

I

Ô mes séraphins, ô mes anges aux ailes d'azur, aux joues blanches, à moi mes saints ! Ô mon paradis, si plein d'amour qu'il fume comme l'encensoir !

Oh ! chantez sur vos harpes d'or, ne vous laissez pas, car puissiez-vous faire descendre jusque sur la terre vos célestes mélodies, pour ranimer la foi fanée comme une fleur qui a trop vécu. Que de vos lèvres découlent les choses qui ravissent et fassent aimer ! Que de votre cœur s'épanche un parfum qui embaume les âmes et les endorme dans l'amour !

Et aussitôt, un cri, comme le serpent qui siffle et mord, comme la tempête qui hurle et écume, comme l'ouragan déracinant les montagnes et les roulant sur le monde, comme le souffle du désert qui bondit sur son lit de feu, sortit de la poitrine du démon, vibrant comme la nue qui éclate.

Et ce cri-là n'eut point de fin ; ce fut un océan toujours agité, toujours immense dans sa colère et ses sanglots, un océan sans fond et sans rivage, se roulant sur lui-même, tournant sur lui-même, se déchirant lui-même comme un Dieu en démence.

Et ce cri n'eut pas d'écho ; il allait toujours se briser sur les rochers arides, qui lui en rapportaient les sons et le faisaient monter au ciel en rage écumeuse.

Satan parlait.

I

À moi, le monde ! à moi, la mort et la vie, les empereurs et les peuples, les empires et les nations ! Peuples, soulevez les lincesuls ; empires, soulevez vos ruines ; empereurs, soulevez vos cercueils embaumés et pourris, venez nous dire ce que c'est que la vie, ce que vaut un peuple, ce que vaut une couronne, combien il faut de vers et de siècles pour manger l'un, combien il

faut de minutes pour broyer l'autre ; vous avez vécu et vous êtes morts maintenant !

Peuples, où sont vos noms effacés par le sable qu'a soulevé la tempête, tempête qu'en ont effacée tant d'autres ?

Rois, où sont vos couronnes emportées aussi par l'haleine de la mort ?

Venez aussi, hommes de la terre ; dites-moi où sont vos passions, vos vertus ? passées comme vos fleurs, vos palais, vos gloires et vos cendres !

Et vous, femmes, où sont vos cœurs pleins d'amour, vos cœurs, pourris aussi avant la dentelle de vos vêtements ?

Et quand vous serez tous là, vous me direz ensuite ce que c'est que la mort, ce que vous pensez depuis tant de siècles, endormis sous le monde qui palpite sur vos têtes, comme une victime qui tressaille encore à son agonie.

Vous me direz chacun où sont parties vos âmes, et si elles viennent parfois visiter la boue qui les a contenues.

LA DANSE DES MORTS.

Dans un désert immense, rouge et brûlant comme un incendie, la Mort, assise sur elle-même, la tête appuyée sur ses genoux et la mâchoire reposant dans ses mains osseuses, la Mort, comme un faucheur vers le soir, chantait.

D'abord un vaste soupir passa sur ses dents et elle dit :

CHANT DE LA MORT.

I

La nuit, l'hiver, quand la neige tombe lentement comme des larmes blanches du ciel, c'est ma voix qui chante dans l'air et fait gémir les cyprès en passant dans leur feuillage.

Alors je m'arrête un instant dans ma course, je m'assieds sur les tombes froides, et tandis que les oiseaux noirs voltigent à mes côtés, tandis que les morts sont endormis, tandis que les arbres se penchent, tandis que tout pleure ou tout dort, mes yeux brûlés regardent les nuages blancs qui se déploient et s'allongent au ciel, comme des linceuls qu'on étendrait sur des géants.

Oh ! combien de nuits, de siècles et d'années se sont ainsi passés !

J'ai tout vu naître et j'ai tout vu périr.

À peine si je compte les brèches que chaque génération apporte sur ma faux ; je suis éternelle comme Dieu, je suis la nourrice du monde, qui l'endort chaque soir dans une couche chérie. Toujours mêmes fêtes et même travail ; chaque matin je

pars, et chaque soir je reviens tenant dans un pan de mon lin-
ceul toute l'herbe que j'ai fauchée, et puis je la jette aux vents.

II

Quand les vagues montent, que le vent crie, que le ciel éclate en sanglots et que l'océan, comme un fou, se fait une colère, alors quand tout tourbillonne et hurle, je m'étends sur ses flots écumeux, et la tempête me berce mollement comme une reine dans son hamac. L'eau de la mer rafraîchit pour quelques jours mes pieds brûlés par les larmes des générations passées qui s'y sont cramponnées pour m'arrêter.

Et puis quand je veux que tout cesse, quand cette colère commence à m'endormir comme des chants, d'un coup de tête je l'apaise, et la tempête, si superbe, si grande, n'est plus, comme les hommes, les flottes et les armées qu'elle remuait sur son sein.

III

J'ai marché du sud au nord, du levant au couchant ; j'ai passé par l'Inde et les Allemagnes, j'ai traversé les mers, les fleuves, les forêts, les déserts ; et j'ai tout fauché, abattu, brisé, trônes, peuples, empereurs, pyramides, monarchies. Car cite-moi une vague de l'océan, une parole de haine ou d'amour, un cri, un regard, un vol d'oiseau, un empire, un peuple, une renommée, une couronne, toutes choses vaines et d'un jour, écloses le matin, flétries le soir, qui ne soient effacés partout où j'ai passé. La terre a des germes de vie, des prémisses de mort.

IV

Tout est venu me trouver, les uns de bonne heure, les autres plus tard ; bien d'autres m'ont appelée et sont accourus d'eux-mêmes.

Que de choses sont venues se briser sur ma poitrine ! que d'amours s'y sont rejoints ! que de bonheur y a éclos ! que de malédictions y ont retenti !

Comme j'ai marché ! comme j'ai couru ! parfois j'en ai la tête étourdie et la poitrine oppressée.

Qu'ai-je aimé de tout ce que j'ai vu, trônes, peuples, amour, gloires, deuil, crimes et vertus ? Rien, que mon linceul qui me couvre !

V

Et mon cheval ! mon cheval ! oh ! comme je t'aime aussi !

Comme tu cours sur le monde, comme ton sabot d'acier retentit bien sur les têtes que tu broies dans ton galop, ô mon cheval !

Ta crinière est droite et hérissée, tes yeux flamboient, et tes crins plient sur ton cou quand le vent nous emporte tous deux dans notre course sans limites ; jamais tu ne te fatigues, pas de repos, pas de sommeil pour nous deux.

Tes hennissements, c'est la guerre ; tes naseaux qui fument, c'est la peste qui s'abat comme un brouillard.

Et puis tu cours si bien, quand je jette mes flèches ! tu abats si bien, avec ton poitrail, les pyramides et les empires, et ton sabot si bien casse les couronnes !

Comme on te respecte, comme on t'adore !

Les papes pour t'implorer te jettent leur tiare, les rois leurs sceptres, les peuples leurs malheurs, les poètes leur renommée, et tout cela tremble et s'agenouille ; et toi tu galopes, tu bondis, tu marches sur les têtes prosternées.

Chaque jour nous recommençons tous deux la même route, nous allons tous deux dans la même arène.

Et nous allons toujours courant sur le même chemin, et tout se prosterne à notre passage ; et, penché sur tes crins, sur ton cou qui s'allonge, je n'entends que le vent qui siffle à mes oreilles et fait résonner ma faux et mes flèches suspendues à ta croupe, et les cris de la terre qui montent jusqu'à nous, et le bruit régulier de ton sabot d'acier qui frappe.

Ô mon cheval ! toi, tu es le seul don que m'ait fait le ciel quand il m'a vu vieux. Tu as le jarret de fer et la tête de bronze, tu cours tout un siècle comme s'il y avait des aigles dans les plis de tes cuisses, et puis, quand tu as faim, tous les mille ans, tu manges de la chair et tu bois des larmes.

Ô mon cheval, je t'aime comme la mort peut aimer !

VI

J'ai vu souvent des enfants jouer avec des fleurs, des amants vivre perdus dans les bras de leurs maîtresses, des rois engraisser d'orgueil sous leur manteau royal, des siècles heureux d'eux-mêmes et fiers de leur immense conception, et j'ai tout pris d'un seul coup ; les fleurs, les enfants, les amours, les rois, les trônes, les siècles, tout cela est passé, fané, envolé comme la poussière de la route où je cours.

Quand je vois de la fraîcheur, de la jeunesse, une jeune fleur, une jeune fille à faner, je fane la fleur et la fille ; les roses mortes me donnent les plus doux parfums.

À moi les sanglantes mêlées, quand la bataille hurle et que le sang ruisselle ; à moi les peuples se traînant dévorés par la peste au teint vert, à la dent âcre et aux convulsions de damnés ; à moi les joies de l'agonie, car j'ai mes voluptés comme on a l'existence.

J'ai passé et j'ai vu des générations naître et mourir ; j'ai entendu l'écroulement des monarchies et des trônes, les vagues du peuple en colère, qui ont monté et se sont apaisées ; j'ai entendu des cris, des malédictions, des soupirs, des blasphèmes ;

tout cela se confond dans une vaste harmonie qu'on appelle le monde et dont la dernière note est mon nom.

VII

Il y a si longtemps que je vis ! j'ai tout vu. Oh ! que je sais de choses, que je renferme des mystères et des mondes à moi !

Parfois, quand j'ai bien fauché, bien couru sur mon cheval, quand j'ai bien lancé des traits de tous côtés, la lassitude me prend et je m'arrête.

Mais il faut recommencer, reprendre la course infinie qui parcourt les espaces et les mondes ; c'est moi qui passe emportant les croyances avec les gloires, les amours avec les crimes, tout, tout ; je déchire moi-même mon linceul, et une faim atroce me torture sans cesse, comme si un serpent éternel me mordait les entrailles.

Et si je jette les yeux, derrière moi, je vois la fumée de l'incendie, la nuit du jour, l'agonie de la vie ; je vois les tombes qui sont sorties de mes mains et le champ du passé si plein de néant.

Alors je m'asseois, je repose mes reins fatigués, ma tête alourdie qui a si besoin de sommeil, et mes pieds lassés qui ont si besoin de repos ; et je regarde dans un horizon infini, rouge, immense, où l'œil se perd, car il n'a point de bornes, il va toujours et s'élargit sans cesse. Je le dévorerais comme les autres.

Quand donc, ô Dieu, dormirai-je à mon tour ? quand cesseras-tu de créer ? quand pourrai-je, comme un fossoyeur, m'endormir sur mes tombes et me laisser balancer ainsi sur le monde au dernier souffle, au dernier râle de la nature mourante aussi ?

Alors je jetterai mes flèches et mon linceul ; je laisserai partir mon coursier, qui paîtra sur l'herbe des pyramides, qui se couchera dans les palais des empereurs, qui boira la dernière

goutte d'eau de l'océan, et qui humera la dernière vapeur du sang.

Il pourra, tout le jour, toute la nuit, pendant tous les siècles, errer au gré de son caprice, franchir d'un bond depuis l'Atlas jusqu'à l'Himalaya, courir, dans son orgueilleuse paresse, depuis le ciel jusqu'à la terre, s'amuser à troubler la poussière des empires écroulés, courir dans les plaines de l'océan desséché, bondir sur la cendre des grandes villes, humer le néant à pleine poitrine, s'y étaler et y bondir à l'aise.

Et puis, lassé peut-être comme moi, cherchant un précipice où te jeter, tu viendras, haletant, t'abattre au bout de ta course devant l'océan de l'infini ; et là, l'écume à la bouche, le cou tendu, les naseaux vers l'horizon, tu imploreras comme moi un sommeil éternel où tes pieds en feu puissent se reposer, un lit de feuilles vertes où tes paupières calcinées puissent se clore, et attendant, immobile sur le rivage aride de l'existence, tu demanderas quelque chose de plus fort que toi pour te broyer d'un seul coup ; tu demanderas d'aller rejoindre la tempête apaisée, la fleur fanée, le cadavre pourri ; tu demanderas le sommeil, car l'éternité est un supplice et le néant se dévore.

Oh ! pourquoi sommes-nous venus ici ? quelle tempête nous a jetés dans l'abîme ? quelle tempête nous rapportera vers les mondes inconnus d'où nous venons ?

Mais avant, ô mon bon coursier, tu peux courir encore, tu peux flatter ton oreille du bruit des choses que tu broies ; ta course est longue, du courage ! Longtemps tu m'as portée, un plus long temps se passera, et nous deux nous ne vieillissons pas ; les étoiles pâlissent, les montagnes s'affaissent, la terre s'use sur ses axes de diamant, nous deux seuls nous sommes éternels ; le néant vivra toujours.

Aujourd'hui tu peux te coucher à mes pieds, polir tes dents sur la mousse des tombeaux, car Satan m'ordonne et un pouvoir

dont je ne connais que la force m'enchaîne à sa volonté ; les morts vont se réveiller.

C'est un spectacle de Dieu et qui me rappellera ma jeunesse, ma journée d'hier et ma journée de demain.

VIII

Satan, je t'aime ! toi seul tu comprends peut-être mes joies et mes délires ; mais, plus heureux, un jour quand le monde ne sera plus, tu pourras te reposer comme lui et dormir dans le vide.

Et moi qui ai tant vécu, tant travaillé, qui n'ai eu que de chastes amours et d'austères pensées, il faudra durer ; l'homme a le tombeau, la gloire a l'oubli, le jour se repose dans la nuit, mais moi !...

Et je suis seule dans ma route parsemée d'ossements, bordée de ruines !

Les anges ont leurs frères, les démons aussi ont leurs compagnons d'enfer ; mais moi, toujours le même bruit de ma faux qui coupe, de mes flèches qui sifflent, de mon cheval qui galope ; toujours le bruit de la même vague qui vient mordre le monde.

SATAN.

Tu te plains, la plus heureuse des créatures du ciel, la seule qui soit grande, belle, immuable, éternelle comme Dieu, la seule qui puisse l'égaliser, ô toi qui un jour l'abattras à ton tour, quand tu auras terrassé l'univers sous les pieds de ton cheval !

Et alors, quand Dieu ne sera plus, quand le firmament s'échappera de tous côtés, que les étoiles courront éperdues, que les âmes sorties de leur séjour erreront dans l'abîme, s'entre-

choqueront, se briseront avec des soupirs et des sanglots, alors, pour toi que de délices !

Tu iras siéger sur le trône éternel du ciel et de l'enfer, tu pourras abattre les mondes d'étoiles et de planètes, les astres, tous les ciels, tous les mondes ; tu pourras lâcher ton cheval dans des prairies d'émeraudes et de diamants, tu pourras lui faire une litière avec les ailes que tu auras arrachées aux anges, et le couvrir de la robe azurée du Christ ; tu pourras broder sa selle avec toutes les étoiles du firmament, et puis tu le tueras. Et puis, quand tu auras tout brisé, qu'il n'y aura plus qu'un grand vide, que tu auras déchiré ton cercueil, cassé tes flèches, alors tu te feras une couronne de pierre avec la plus haute montagne du ciel, et tu te lanceras dans l'abîme ; ta chute dût-elle durer un million de siècles, tu mourras, car le monde doit finir, tout, excepté moi ; je serai plus éternel que Dieu, je dois vivre pour former le chaos d'autres mondes.

LA MORT.

Tu n'as pas, comme moi, ce vide et ce froid de mort qui me glace.

SATAN.

Non, mais c'est une fièvre ardente et sans relâche, c'est une lave qui brûle les autres et qui me dévore.

Toi, au moins, tu n'as qu'à abattre ; mais moi je fais naître et je fais vivre, je dirige les empires, je domine dans les affaires de l'État et du cœur.

Voilà un homme vertueux, qui fait parler de ses aumônes, de son front calme, de sa tenue modeste ; c'est que, le matin, la Vanité est venue le trouver dans son lit, au réveil d'une mauvaise digestion, et qu'il a résolu d'être sobre.

Un autre soupire après une femme, l'enlève, la viole et puis la laisse ; c'est l'Amour et puis la Pudeur qui m'ont rendu ce service.

Ici, c'est une femme bonne, sage ; mais son cœur est sec, son esprit borné.

Là, c'est un poète, un grand homme, un être qui chante au brouillard et s'enrhume ; le pauvre fou ! je lui ai donné le génie, et il se tue.

Et puis il faut que je sois partout ; après avoir quitté la robe étincelante de pierreries d'une duchesse usée, je prends l'habit modeste de la fille du peuple que séduit le grand seigneur, je fais résonner l'argent, briller les diamants, retentir les noms ; je chuchote aux femmes, aux poètes, aux ministres, des mots d'amour, de gloire, d'ambition ; à la fois je suis chez Messaline et chez Ninon, à Paris, à Babylone. Si on découvre une île, j'y saute le premier ; un roc perdu dans les mers, j'y suis avant les deux hommes qui s'y entr'égorgeront pour se le disputer. En même temps, je m'étale sur le sofa usé de la courtisane et sur la litière parfumée des empereurs.

La haine, l'envie, l'orgueil, la colère, tout cela sort à la fois de mes lèvres ; la nuit et le jour je travaille. Tandis qu'on brûle les chrétiens, je me vautre avec la volupté dans les bains de rose, je cours sur les chars, je me désespère dans la misère, je rugis dans l'orgueil.

Enfin, j'ai fini par croire que j'étais le monde et que tout ce que je voyais se passait en moi.

Parfois je suis fatigué, je deviens fou, je perds mon bon sens et je fais des sottises à faire rire de pitié le dernier de mes démons.

Et moi non plus, personne ne m'aime, ni le ciel dont je suis le fils, ni l'enfer dont je suis le maître, ni la terre dont je suis le Dieu ; toujours des tourmentes, des convulsions, de la rage, du

sang, de la frénésie ; jamais non plus mes yeux n'ont de sommeil, jamais mon âme n'a de repos.

Toi, au moins, tu peux reposer ta tête sur la fraîcheur des tombeaux, mais moi j'ai les clartés des palais, les sombres malédictions de la faim et la fumée des crimes qui monte au ciel.

Ah ! je suis châtié par le Dieu que je hais ; mais je sens que j'ai l'âme plus large que sa colère, je sens qu'un de mes soupirs pourrait aspirer le monde tout entier et le faire passer dans ma poitrine, où il brûlerait comme je brûle.

Quand donc, Seigneur, ta trompette sonnera-t-elle ?

Il me semble qu'une large harmonie planera alors sur les collines et les océans, car je souffrirai avec le monde tout entier, les cris et les sanglots apaiseront le bruit des miens.

Satan se tut, la Mort, béante, venait de se lever à ces derniers mots sur ses jambes jaunies.

Un linceul tombait en larges replis derrière elle et couvrait à peine une peau livide et terreuse, sa tête était chauve, ornée, derrière, d'une seule mèche de cheveux rouges ; ses yeux étaient fixes et dévoraient, son front reluisait comme le cuivre, sa voix était douce et fatiguée ; on eût dit une vieille mère qui rappelait à elle ses enfants.

Elle ouvrit les dents et poussa un hideux soupir, comme le bâillement d'une tombe qui se referme ; elle étendit ses bras amaigris, avec douleur, baissa la tête sur sa poitrine osseuse dont la peau transparente laissait voir palpiter quelque chose comme un serpent qui se roule.

Satan était immobile comme la statue du désespoir, regardant la plaine, l'horizon et le ciel en feu, et comme bouffi d'une colère morne et terrible.

Le fils de Dieu, aussi, avait la tête penchée sur sa robe azurée ; ses cheveux d'or pendaient sur ses épaules blanches, ses yeux étaient remplis de larmes d'argent, pensant sans doute à son paradis, à ses saints, à ses vierges, à l'amour infini qui embrase les âmes dans ses rayons, à son père appuyé sur des nuages d'or, à sa mère pleine de divinité et source de poésie et de grâces, d'où découle tout ce qui est du ciel.

Rempli d'une mélancolie sublime, pleine de mélodie et de chants de l'âme, il se taisait.

Dans ce désert rouge, sans limites, sous cette atmosphère qui semblait une exhalaison embrasée de l'enfer, on n'entendait que les soupirs échappés de ces trois poitrines, et on eût dit que le monde, pris d'une immense et vague envie de la mort, allait pleurer.

Mais soudain l'immensité se peupla de fantômes, et de vaporeuses formes se dessinèrent dans les abîmes.

On vit s'élever de hideux squelettes, qui sortaient du sein de la terre, tout effrayés de leur réveil.

D'abord, ils levaient lentement la tête, se dressaient sur eux-mêmes, puis se levaient et marchaient ; étonnés, ils allaient ainsi au hasard, aveugles et stupéfaits ; on en voyait qui traînaient après eux un morceau de velours en lambeaux, d'autres s'appuyaient sur leurs sceptres pourris ; il y en avait qui portaient la main à leur tête pour chercher leurs couronnes, mais ils n'y trouvaient qu'un crâne nu et froid.

— Ce sont les rois, dit la Mort.

Un d'eux se mit à dire :

LE ROI.

J'ai dormi longtemps, mais je me réveille, car le soleil dore ma tente, mes gardes se sont relevés trois fois depuis l'aurore, mes chevaux blancs piaffent avec leurs fers d'argent, ils hennissent d'impatience, ils aspirent à pleine poitrine l'odeur des combats et la vapeur des camps. Depuis longtemps douze jeunes filles d'Ionie, au sein d'émail, aux bras d'ivoire, aux doigts de rose, font brûler dans des cassolettes les essences d'Asie, que trois flottes ont été me chercher dans le Gange ; depuis longtemps on a mis ma housse de peau de tigre sur les flancs de mon cheval de bataille.

J'entends les clairons qui résonnent et vibrent derrière la montagne, comme si un Dieu criait de collines en collines : à la guerre ! à la guerre ! Oui, levons-nous, allons, je veux aujourd'hui marcher sur des cadavres ; je veux que ma cavale ait du sang jusqu'au poitrail, je veux ce soir me faire un monceau de têtes qui dira aux siècles suivants : il a passé là !

Mais où sont donc mes Numides basanés, mes douze Perses qui me tenaient l'étrier, mes trente eunuques de Syrie qui m'offraient des parfums à mon passage, et qui se baissaient si bas qu'on eût dit un tapis noir.

Eh quoi ! je ne vois plus ni les tentes, ni les hommes, ni les étendards de soie ; la plaine est vide, est-ce que tout est fini et que je suis vainqueur ?

Le squelette chancelait, tournait de tous côtés et disait :

J'ai conquis les Indes, le pays du soleil, l'Afrique, où j'ai passé comme la tempête sur l'océan ; j'ai été depuis les glaces du Nord jusqu'aux confins des mers de feu, où l'eau brûle comme la lave ; je suis le maître du monde ; il ne me reste plus que cette bataille, et puis, quand j'aurai tout gagné, je me ferai ciseler un trône dans les Alpes et de là je siégerai sur le monde.

LA MORT.

Hâte-toi ! hâte-toi !

LE ROI.

Qui es-tu, fantôme ?

LA MORT.

Je ne suis pas un fantôme, c'est toi qui est le fantôme que mon souffle va faire évanouir.

LE ROI.

Est-ce l'image d'un conquérant qui vient me trouver sur mon trône ?

LA MORT.

Ton trône ? je m'en servirai pour faire les planches de ton cercueil.

LE ROI.

Arrière, spectre hideux ! laisse-moi m'endormir sur mon lit de roses, me laisser bercer dans mon hamac fait avec les cheveux de mes femmes, tandis que tout ne forme qu'un concert pour chanter les louanges du maître du monde.

LA MORT.

Arrière, vermisseau que je veux écraser sous mes pieds, toi, ta couronne et tes empires ! Je suis la Mort.

Le squelette se traîna sur les genoux en pleurant des larmes amères, et d'immenses gémissements sortaient de sa poitrine creuse.

— Grâce ! grâce ! je n'ai pas assez vécu. J'étendrai ton empire sur toute la terre, je ferai du monde une plaine vide où il n'y aura que moi pour boire l'eau des ruisseaux, pour cueillir les fleurs, pour dormir sous les arbres. Pitié ! pitié !

— Tu trembles, disait la Mort, en le prenant par les cheveux, et le traînant après elle sur les genoux, à travers le sable et les rochers, j'irai m'asseoir à ta table, embrasser tes concubines, boire tes vins, m'essuyer la bouche avec ton manteau, et casser tes coupes de diamant avec ton sceptre.

— La vie ! la vie ! répétait-il.

— Eh bien, meurs ! dit la Mort, en le repoussant au loin avec un rire de tonnerre.

La peau livide de sa bouche se releva des deux côtés et laissa voir une mâchoire aiguë et tranchante.

Une cohorte de squelettes, montés sur des chars, s'avancait en courant avec de grands cris de joie et des éclats de triomphe. Derrière eux pendaient des armes brisées, des couronnes de laurier, dont les feuilles jaunies et desséchées s'en allaient rapidement avec la poussière et les vents.

— Tiens, voilà Rome l'éternelle qui marche en triomphe, dit Satan. Son Colisée et son Capitole sont deux grains de sable qui lui ont servi de piédestal, mais la Mort a fauché dans le bas et la statue est tombée.

Écoute ! En tête est Néron, ce fils chéri de mon cœur, le plus grand poète que la terre ait eu.

Néron courait sur un char traîné par douze squelettes de chevaux, le sceptre dans ses mains, il frappait leurs croupes osseuses ; debout, son linceul ondulait et flottait en larges plis ; il tournait ainsi dans la carrière, des cris à la bouche et les yeux en feu.

— Vite ! vite ! plus vite encore ! je veux que vos pieds brûlent le sable, que vos naseaux jettent une écume à blanchir vos poitrails. Eh quoi ! les roues ne fument pas encore ? Entendez-vous les fanfares qui résonnent jusqu'à Ostre, les battements de mains du peuple, les cris de joie ? Tenez, voilà le safran qu'on jette à pleines mains et qui tombe dans mes cheveux, voilà le sable déjà mouillé de parfums. Oh ! comme mon char roule bien ! comme vos cous s'allongent sous vos rênes dorées ! Allons ! plus vite ! la poussière roule, mon manteau flotte, le vent parle et crie : triomphe ! triomphe ! Allons ! plus vite ! plus vite ! voilà qu'on applaudit, qu'on trépigne, qu'on s'agite ; c'est Jupiter qui va dans le ciel. Vite ! vite ! encore plus vite !

Et son char semblait traîné par des démons, une vapeur noire et de la poussière de sang se mêlaient dans l'espace, sa course vagabonde cassait les tombes, et les cadavres réveillés se pliaient en deux sous les roues de son char.

Il descendit.

— Maintenant, que six cents de mes femmes exécutent en silence des danses de Grèce, pendant que je baignerai dans les roses, dans ma baignoire de porphyre, et puis elles viendront toutes avec moi, toutes, toutes.

Je les veux nues, sans diamants, sans parfums, sans voiles ; je veux qu'elles forment un rond en dansant, qu'elles s'entrelacent, et que de tous côtés on voie leurs croupes d'albâtre passer et repasser et se plier mollement, comme le soir les roseaux de l'Inde dans l'eau amoureuse d'une mer parfumée.

Et je donnerai l'empire des mers, le Sénat, l'Olympe, le Capitole, à celle qui m'aimera le mieux, celle dont je sentirai le cœur battre sous le mien, celle qui saura mieux laisser prendre ses cheveux, me sourire et m'entourer de ses bras, celle qui saura mieux m'endormir de ses chants d'amour et puis me réveiller par des transports de feu, des convulsions inouïes et des morsures voluptueuses ; je veux que Rome se taise cette nuit, que le

bruit d'aucune barque ne trouble les eaux du Tibre, car j'aime à voir la lune se mirer dans ses ondes et les voix de femmes y résonner ; je veux qu'un jour fait à mes draperies laisse passer des vents embaumés. Ah ! je veux mourir d'amour, de volupté, d'ivresse ! et tandis que je mangerai des mets que moi seul mange, et qu'on chantera, et que des filles nues jusqu'à la ceinture me serviront des plats d'or et se pencheront pour me voir, on égorgera quelqu'un, car j'aime, et c'est un plaisir de Dieu, de mêler les parfums du sang à ceux des viandes ; et ces voix de la mort m'endormiront à table.

Cette nuit, je brûlerai Rome, cela éclairera le ciel et le fleuve roulera des flots de feu.

Le squelette s'arrêta longtemps, puis il releva la tête, fit claquer ses dents et reprit :

— Plus tard, je veux faire un plancher d'aloès sur la mer d'Italie et tout Rome viendra y chanter ; les voiles seront de pourpre, j'aurai un lit de plumes d'aigle, et j'y tiendrai dans mes bras, à la vue du monde entier, la plus belle femme de l'empire, et on applaudira de voir les jouissances d'un Dieu. Alors la tempête grondera en vain sous moi, j'étoufferai sa colère sous mes pieds, et le bruit de mes baisers apaisera celui des vagues.

Le squelette s'arrêta plus longtemps encore. La Mort s'approchait de plus en plus.

— Eh quoi ? Vindex se révolte, mes légions m'abandonnent ; mes femmes fuient effrayées dans les galeries, tout pleure et se tait, le tonnerre seul fait entendre sa voix. Est-ce que je vais mourir ?

LA MORT.

À l'instant !

NÉRON.

Et il faudra abandonner mes nuits pleines de volupté, mes jours remplis de festins, de délices, de spectacles, mes triomphes, mes chars et la foule !

LA MORT.

Tout ! tout !

SATAN.

Hâte-toi, maître du monde ! on va venir, on va t'égorger ; que l'empereur sache mourir !

NÉRON.

Mourir ? à peine ai-je vécu ! oh ! comme je ferais de grandes choses à faire trembler l'Olympe ! je finirais par combler l'océan et à m'y promener dessus en char de triomphe. J'ai encore envie de vivre, j'ai besoin encore de voir le soleil, le Tibre, les champs, le cirque au sable d'or, ah ! je veux vivre !

LA MORT.

Je te donnerai un drap dans la tombe, un lit éternel plus doux et plus tranquille que tes coussins d'empereur.

NÉRON.

Oui, je suis bien lent à mourir.

LA MORT.

Eh bien, meurs !

Et elle l'emporta dans les plis de son linceul qu'elle secoua sur la terre.

SATAN.

Tiens, là, plus loin, ce sont les philosophes mourant pour avoir le plaisir de se faire applaudir au dernier moment, comme ce squelette abîmé qui se pose pour attirer les regards de la foule ; c'est une fille de joie ou un gladiateur.

Plus loin, voilà l'église, hideux corps sous sa chape dorée.

Le pape s'avance, usé par l'âge, corrompu de débauche, le dos voûté et la tête lourde. Il va mourir, il prie la Mort à deux genoux, jette sur ses pieds ses bénédictions, ses vœux, ses regrets, ses larmes, ses prières ; il traîne ses cheveux blanchis dans la poussière. Vois comme sa voix tremble ! il a peur, le saint vieillard !

LA MORT.

Non, non, quitte tes habits de pontife, ta tiare ornée de diamants ; descends de ton trône souverain et viens dans mes bras. Depuis longtemps je t'appelle ; tu te cramponnes aux barreaux de la foi, mais je t'en arrache, viens !

Dis adieu à ta haute église, que le pied de mon cheval abattra quelque jour en passant par-dessus ; adieu pour toujours à ton Vatican, à ses fêtes, à l'encens, au peuple qui s'agenouillait dans les rues, aux voix menteuses et basses.

Tout ployait sous toi, s'abaissait à ton regard ; le pèlerin venait du fond de son pays pour embrasser le cuir de tes sandales ; mais moi, je suis un pèlerin qui vient de loin aussi, pour t'étreindre dans mes bras un amour qui dévore.

Son regard était plus atroce que ses paroles, la Mort était heureuse de tenir dans ses mains ce symbole vivant de l'éternité.

— Aucun ne pense à moi, dit le Christ, et pourtant j'ai souffert pour eux, j'ai pleuré des larmes de sang ! moi aussi, je suis mort pour eux, plein de la foi et de l'amour que j'ai versés comme la rosée sur les cœurs souffrants ! Tous ceux-ci sont perdus par leur grandeur, leur orgueil ; la foi se trouve peut-être dans les hommes placés plus bas sur la terre, j'aime les mendiants.

LA MORT.

Celui qui se traîne sur le ventre jusqu'auprès de cet autre étendu dans un linceul de velours, et qui tâche de le mordre à la poitrine, celui-là c'est le pauvre, dont la vie est faite de souffrance, la vertu d'orgueil et le cœur d'envie.

LE PAUVRE.

Oh ! que ma vie est longue ! mes bras sont fatigués de travail, il n'y a pas de vêtements pour mon corps, pas de plaisirs pour mon âme ; je suis seul avec ma misère, mon envie ; il faut résister à toutes les tentations, à toutes les tortures du corps et de lame. Qu'ai-je fait, mon Dieu !

SATAN.

Tu fus vertueux ? Peux-tu prier le Dieu qui te fait souffrir ?

LE PAUVRE.

Oh ! la mort ! la mort ! je l'ai appelée longtemps, elle viendra.

SATAN.

Abjure tes vertus comme tes haillons, l'un et l'autre font rougir dans le monde. Marche ! tu es pauvre, mais tu peux devenir riche, riche à millions, à rouler sur l'or.

LA MORT.

Me voilà, infortuné ! tu m'as appelée, je suis venue ; tes yeux vont se fermer dans la nuit, tes bras vont se reposer, tes tentations et tes supplices, tout va finir ; je suis la Mort, la porte commune d'où la vie s'élançe à flots dans le néant.

LE PAUVRE.

La mort ! sitôt ! Oh ! laisse, je pourrais peut-être devenir riche et vivre heureux ; laisse-moi une minute de bonheur.

LA MORT.

Mais tu te damnes pour l'éternité.

LE PAUVRE.

Ce n'est pas le sommeil que je veux, c'est la vie, une vie pleine de délices, de richesses, de fêtes.

LA MORT.

Vanité ! vanité.

LE PAUVRE.

Oui ! prends mon avenir, mais encore quelques jours ! Oh ! laisse-moi la vie !

Que veux-tu de moi ? je n'ai ni couronne, ni palais, ni richesses, ni vêtements ; je n'ai qu'une écuelle, un bâton et des haillons.

Laisse-moi encore me réchauffer au soleil, me promener dans les prés, regarder la rosée au bout de chaque herbe, la fleur sur chaque arbre ; laisse-moi entendre l'oiseau sur la branche, le ruisseau qui murmure, le fleuve qui coule, la mer qui bat, les feuilles qui s'agitent, l'insecte chantant dans les blés ; laisse-moi

regarder, le matin, toute la vallée pleine de brouillard et qui semble ainsi, avec ses fleurs, ses bois, ses marguerites, ses émeraudes, un encensoir qui fume sur un autel garni de diamants.



Laisse-moi la nature ; le pauvre n'a qu'elle, mais il l'aime comme une mère.

De grâce ! j'aime la vie, quelque amère qu'elle soit ; le soleil est si beau, la lune si blanche ! pour moi chaque arbre a une voix, et chaque coup de la brise est un soupir qui se mêle aux miens.

J'ai maudit l'éternité, laisse-moi la vie ! j'ai abandonné Dieu, laisse-moi dans le règne de Satan. J'ai toujours une croûte au coin de la borne pour apaiser ma faim et un rayon de soleil pour réchauffer mon corps.

LA MORT.

Pour qui pleures-tu en quittant le monde ? est-ce pour ton chien que tu laisses, pour ton Dieu sourd à tes cris et pour ton âme que tu perds ? Va rejoindre les autres qui dansent tous ; va prendre la main du pape, et te mêler à la ronde que j'ai formée pour amuser son créateur.

Les morts dansaient et la longue file de squelettes tournait et tourbillonnait en une immense spirale qui montait jusqu'aux hauteurs les plus hautes et descendait jusqu'aux abîmes les plus profonds. Là, le roi donnait la main au mendiant, le prêtre au bourreau, la prêtresse à la courtisane, car tout se confondait dans cette égalité souveraine du néant ; les squelettes se ressemblaient tous ; mendiants, souverains, jeunes et vieux, beauté et laideur, tout se confondait et était là ; la danse était longue et la foule joyeuse.

Et puis d'autres encore sortaient toujours de terre, toujours, toujours, comme des ombres évoquées.

Quelques-unes semblaient attristées de leur réveil, et croyant revenir à la vie, gémissaient comme d'autres qui la quittent.

Des plus tristes, des plus pâles, des plus lugubrement échelées étaient les filles du démon.

— Hélas ! disent-elles en se relevant de leurs tombeaux, vivons-nous encore ?

Faut-il nous lever avant le jour pour être prêtes dès l'aurore à recevoir la débauche, entrer tout le jour par une porte de honte ?

Hélas ! hélas ! nos yeux sont brûlés par des nuits sans sommeil, le vin, les lustres aux resplendissantes clartés ; oh ! laissez-nous dormir ! Hélas ! hélas ! chaque jour nous venons là, l'hiver nous avons froid à laisser nos gorges nues où l'ivresse vient salement poser ses lourds baisers ; l'été il faut nous entourer de fleurs fraîches, roses embaumantes, plus fraîches que nous, et qui malgré les feux du soleil sont moins vite flétries.

D'abord, il est vrai, nous avons eu l'amour, puis nous en avons douté ; la volupté ensuite et le dégoût après.

La corruption est venue peu à peu, comme sur un cadavre, aux extrémités d'abord, puis au cœur, et là tout est mort.

On nous appelle les folles, les joyeuses ! Oui, quand le punch brûle et nous enflamme, quand la luxure nous échauffe, quand l'orgie bondit, nous aussi nous rions ; mais quand nous nous réveillons de notre sommeil, nous avons froid, nous tremblons, car notre âme est vide et nue ; pas un rayon de vie ni d'amour.

Quand le feu est sur nos lèvres, la glace est dans notre cœur.

Ah ! parfois nous avons des heures amères et de poignants ennuis ; rester tous les jours et tous les soirs assises, avec des sourires sur les lèvres et la faim dans le ventre ; rire quand pleurer serait une volupté pour notre âme resserrée et comprimée chaque jour par les étreintes de la foule. Enfance, jeunesse, caducité, tout vient chez nous, et nous crache à la face le mépris avec l'or ; il faut nous priver du premier et nous servir du second.

Hélas ! hélas ! que de fois, lassées, nous avons tendu les bras vers le ciel ! que de fois nous avons tâché de nous soulever de la fange qui nous étouffait, et que de fois nous y avons été replongées par la cupidité, avec son croc d'argent, par l'orgueil brillant de pierreries, se pavanant dans des équipages, et par la faim, mère du crime !

Ah ! dormons, dormons !

Maudit soit le Seigneur qui nous a fait une existence d'opprobre et de misère, qui a voulu que notre vie fût une larme cachée par un sourire ! Maudit soit celui qui nous a fait les jours et les nuits si longs, si pleins d'amères voluptés, de mordantes amours !

SATAN.

Entends-tu, entends-tu, fils de Dieu, les hymnes de la terre qui montent au ciel ?

LE CHRIST.

Hélas ! hélas !

LA MORT.

Non ! la paix règne sur vous, filles de malheur et d'infamie ; non ! vous dormirez toujours ! toujours ! toujours ! aujourd'hui seulement, passez devant nous, longues, échevelées, tristes et pâles !

LES PROSTITUÉES.

Pourquoi ? pourquoi ? notre sommeil était si doux, notre rêve si beau ! Notre sommeil était de plomb et nous rêvions que nous aimions quelqu'un de jeune, de pur et d'ardent ; qu'il nous aimait aussi, mais d'un amour du ciel, frais comme la rosée, brillant comme le soleil, large comme Dieu ; et cet amour était un parfum qui nous pénétrait l'âme de tendresse et de foi. Oh ! nous aimons le néant.

LA MORT.

Dormez, dormez pendant des siècles ; l'oubli est le bonheur.

Et puis l'on vit deux squelettes, seuls, isolés des autres, se regardant souvent l'un l'autre, tournant leurs yeux creux vers le ciel, puis, sur la terre, puis sur eux-mêmes encore.

— Oh ! nous nous aimons, disaient-ils, le ciel est fait pour nos regards, les bois pour nos baisers, la nuit pour nos soupirs.

Quelle ivresse ! nuit et jour se fondre en délices, en voluptueuses extases ; verser toute son âme dans un baiser, tout son amour dans un regard ; sentir sous votre poitrine ce cœur qui bat pour vous, ce sein dont la forme vous brûle ; passer mes mains dans ses cheveux, sentir cette haleine passer dans votre cœur, comprendre enfin qu'on donnerait tout ce qu'on a et tout ce qu'on n'a pas pour avoir ne fût-ce qu'un soupir apporté par les vents, une larme, un mot, un baiser.

Ces deux hideux restes de la vie s'embrassaient et leurs crânes jaunis se frappaient voluptueusement.

— Nous vivrons des siècles, disaient-ils, des siècles entiers, au bord des ruisseaux, la tête penchée sur nos genoux, et nous sèmerons des fleurs dans nos cheveux, et nos paroles seront comme des perles qui coulent sans tarir d'un ruisseau d'amour.

LA MORT.

Vraiment, vous êtes idiots à faire pitié, avec vos mots vides de sens, vos têtes sans pensées et vos cœurs pleins d'un vin dont je m'abreuve.

LES AMANTS.

Non ! non ! tu nous emporteras tous deux, nos lèvres collées ensemble et nos âmes unies pour partir vers le ciel.

LA MORT.

J'ai des bras assez longs et assez forts pour vous broyer tous deux, et du même coup.

LES AMANTS.

Grâce ! grâce ! laisse-nous donc vivre, et puis quand nous aurons épuisé dans nos baisers l'amour de nos cœurs, quand

nos soupirs du soir auront aspiré la nature entière, le charme des nuits et le parfum des fleurs, alors tu viendras.

Si tu savais ce que c'est que l'amour, toi, tu retournerais dans ta course. Oh ! laisse-nous, grâce ! laisse-nous nous aimer toujours.

LA MORT.

Vous êtes jeunes, beaux, heureux ; à moi, beauté, jeunesse !

LES DAMNÉS.

Nous avons épuisé de la vie toutes les délices, toutes les voluptés et tous les crimes ; nous avons épuisé le vin des coupes, l'amour des cœurs ; pour nous la terre n'a plus d'herbe, de ciel pur, d'eau limpide ; notre cœur est une fange qui nous monte à la gorge et nous étouffe. Quand la mort viendra-t-elle nous endormir pour toujours, loin des festins, des tièdes embrassements, de tout ce qui se vend et qu'on achète ?

LA MORT.

J'arrive.

LES DAMNÉS.

Sois la bienvenue parmi nous, comme une nuit sereine et éternelle après un ciel brumeux.

Les morts dansaient tous d'un pas égal, animé ; le pape, les rois, les mendiants, amour, haine, laideur, tout cela allait en rond et se perdait dans un tourbillon sans limites ; les uns cherchaient vainement leurs couronnes, d'autres leurs mitres d'or, tout ce qu'ils aimèrent, perdu comme eux, néant comme eux.

Le poète était seul, accouvi sur son corps chétif, portant souvent les mains à sa tête jaune, comme s'il eût voulu en arracher des lambeaux de chair avec des pensées.

— Oh ! poésie, fille de Dieu, viens à moi ! Mais qu'as-tu besoin d'un mot pour parler ? Tu respirez dans la nature, tu pleures dans l'homme, tu chantes dans l'amour.

Viens, car je ne ferai plus des vers, cela est trop petit.

Je me perdrai dans la course errante du monde.

Je m'égarerai dans de vaporeuses et mystiques rêveries.

Comme le matelot, je m'abandonnerai au vaste océan du désespoir et j'appellerai comme lui une mort lente à venir.

J'ai pris l'âme, j'ai effeuillé fleur à fleur tout le parfum qu'on y respire ; il ne me reste plus qu'à pleurer au soleil couchant, en voyant le ciel pâlir et l'automne rentrer dans son linceul d'hiver.

Je n'ai ni femme qui m'aime, ni mère, ni famille ; le poète est orphelin.

C'est un monde que lui-même, il emporte tout dans la tombe.

Mais, mon âme, où iras-tu ? Viens, Mort, me débarrasser de cette poignante douleur. Âme, je te sens et je voudrais te nier, mais tu occupes trop de place, car tu m'étouffes.

Le poète se tut, baissa la tête et sembla dormir.

LA MORT.

Le temps presse, maître Satan, le jour va venir ; il y a déjà une minute que j'aurais dû abattre un empire, un siècle, une gloire, et une fourmi qui a vécu trop d'un jour.

Je pourrais vous faire passer encore bien des ans, à voir les ans écoulés et à les contempler cadavres.

Mais tenez, voilà l'Histoire, demandez-lui ce qu'elle sait.

L'HISTOIRE.

Rien, Satan, car tu m'occupes tout entier ; je sens toujours tes deux griffes qui m'appuient sur les épaules et parsèment ma route de sang.

LA MORT.

Est-ce tout ?

L'HISTOIRE.

Tout !

LA MORT.

Et que veux-tu ?

L'HISTOIRE.

C'est que je t'envie, ou plutôt j'envie le monde que tu emportes chaque soir... mais moi je reste. Quand donc pourrai-je me mêler à la caravane funèbre, moi son conducteur et son maître ?

La Mort siffla son cheval, on le vit accourir, d'un bond elle s'élança dessus.

Et puis le Christ pleura, s'entourant d'un nuage blanc, alla retrouver son père qui l'endormit dans son cœur.

Et Satan, poussant un plus horrible rire que celui de la Mort, un rire de joie et d'orgueil, s'abattit sur la terre, étendant sur elle ses deux ailes de chauve-souris qui l'entourèrent comme un linceul noir.

Ce livre numérique

a été édité par

***l'Association Les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande***

<http://www.ebooks-bnr.com/>

en avril 2014.

— **Élaboration :**

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Isabelle, Françoise.

— **Sources :**

Ce livre numérique est réalisé principalement d'après : Flaubert, Gustave, *Appendice aux œuvres complètes de Gustave Flaubert, Œuvres de Jeunesse inédites, I 183..-1838*, Paris. Louis Conard, 1910. D'autres éditions ont pu être consultées en vue de l'établissement du présent texte. La photo dans le texte de la Danse des Morts, *Brumes et soleil au matin*, a été prise par Anne Van de Perre, le 29.12.2012. La première page reprend le détail d'une photo, *Fenêtre de palais à Rome*, prise par Sylvie Savary.

— **Dispositions :**

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais vous ne pouvez en utiliser la partie d'édition spécifique (travail d'établissement du texte, mise en page, notes de la

BNR, présentation éditeur, photos et maquettes, etc.) à des fins commerciales et professionnelles sans l'autorisation des Bourlapapey. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

— **Qualité :**

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

— **Autres sites de livres numériques :**

La bibliothèque numérique romande est partenaire d'autres groupes qui réalisent des livres numériques gratuits. Elle participe à un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks gratuits et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse :

www.noslivres.net.

Vous pouvez aussi consulter directement les sites répertoriés dans ce catalogue :

<http://www.ebooksgratuits.com>,

<http://beq.ebooksgratuits.com>,

<http://efele.net>,

<http://bibliotheque-russe-et-slave.com>,

<http://www.chineancienne.fr>

<http://livres.gloubik.info/>,

<http://www.rousseauonline.ch/>,

[Mobile Read Roger 64](#),

<http://fr.wikisource.org>

<http://gallica.bnf.fr/ebooks>,

<http://www.gutenberg.org>.

Vous trouverez aussi des livres numériques gratuits auprès de :

<http://www.echosdumaquis.com>,

<http://www.alexandredumasetcompagnie.com/>

<http://fr.feedbooks.com/publicdomain.>